

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

LE DERNIER BOULET

NOUVELLE HISTORIQUE

Au milieu du quinzième jour de mai, 1760, le chemin qui mène de Beauport à Québec offrait à l'œil le spectacle le plus étrange et le plus triste qui se puisse voir. Sur la route boueuse, défoncée en maints endroits par la lutte du printemps contre l'hiver à peine terminé, à travers les flaques d'eau, dans les ornières boueuses où elles enfonçaient jusqu'à mi-jambe, cheminait ou plutôt se traînait une longue file de créatures humaines, qui s'avançaient péniblement vers la ville. Courbées vers la terre, pliant sous le poids d'un fardeau, tirant ou poussant de petites charrettes à bras, chargées de victuailles, elles allaient comme des âmes en peine, chancelant presque à chaque pas sur la route devenue fondrière.

Pour traîner ces voitures, pour porter ces comestibles, pas un cheval, pas une bête de somme. Dame, il y avait longtemps que le dernier cheval de la côte de Beauport avait été mis en réquisition pour le service du roi de France, massacré ou brûlé avec les bestiaux par les soldats du roi d'Angleterre. Deux grands souverains s'en mêlant, vous comprenez que la ruine de ces petites gens avait été bientôt consommée ! Donc, pour toutes bêtes de somme des vieillards infirmes, hors d'état de porter les armes, des femmes, des enfants au dessous de quatorze ans. Quant aux jeunes gens et aux hommes faits qui avaient pu survivre aux dernières campagnes, et qui n'étaient point restés sur les champs de bataille de la Monongahéla, de Chouéguen, de William Henry, de Carillon, de Montmorency, des plaines d'Abraham ou de Sainte-Foye, ces rares survivants de nos miliciens —trois mille hommes à peine—poussaient encore le dévouement, la sublime folie, jusqu'à assiéger Québec, avec les trois

ou quatre régiments décimés qui achevaient de mourir pour le service du roi Louis XV, dit le Bien-Aimé, qui s'en souciait vraiment comme d'un fétu de paille !

Après la bataille du 13 septembre, à laquelle il n'avait point malheureusement pu prendre part, le chevalier de Lévis, retourné aussitôt à Montréal pour y organiser la résistance suprême, était redescendu au printemps sous les murs de la capitale où, avec un peu plus de six mille hommes manquant de tout, épuisés par des marches forcées dans les neiges fondantes, il avait accablé d'une défaite humiliante les sept mille hommes de troupes anglaises bien reposées et repues. Terrifié, Murray s'était renfermé dans la ville que le général français tenait maintenant assiégée, depuis le 29 avril, avec un corps d'armée réduit à moins de six mille hommes. Pour tout matériel de siège, les nôtres n'avaient que quinze mauvais canons, dont le plus gros ne portait que douze livres de balles. Encore avait-on si peu de munitions que chacune de ces pièces ne tirait guère que vingt projectiles par vingt-quatre heures. Quant aux provisions, celles qu'on avait recueillies en descendant de Montréal à Québec étaient épuisées depuis plusieurs jours. Après avoir dévoré les maigres vivres qu'on avait pu glaner chez les habitants de Sainte-Foye, de Lorette et de Charlesbourg, l'armée, pourtant réduite par les pertes du dernier combat, allait voir le spectre de la famine tendre sa main de squelette au fantôme à tête de mort qui plane au dessus des champs de batailles, lorsque M. de Lévis s'était avisé de rançonner à leur tour les habitants de Beauport et de l'Ange Gardien. Quoique la côte de Beaupré eût été dévastée l'année précédente, bien que ses habitants eussent tout perdu, habitations, récoltes, meubles et bestiaux, et qu'ils eussent été obligés—après avoir vécu plusieurs mois comme des fauves dans la forêt—de se cabaner durant l'hiver comme des sauvages à la lisière du bois, ces misérables devaient pourtant bien avoir encore quelque chose à mettre sous la dent, puisqu'ils n'étaient pas encore

morts de faim ! Eh bien cette bouchée dernière qui devait leur rester, M. de Lévis n'avait pas craint de la leur demander, à ces infortunés que nous avons vus charroyer, à force de bras, vers le camp français, à peu près tout ce qu'ils avaient de provisions de bouche. Ces besoigneux sublimes allaient porter le viatique aux braves prêts à périr en livrant la dernière bataille. Il est vrai que pour tous, mourir paraissait la dernière action qui leur restait à faire, et chacun s'y préparait sans récrimination, tout simplement, avec un stoïcisme amené du reste par la succession ininterrompue des malheurs précédents.

Et pendant que ces gueux héroïques agonisaient pour leur roi, Sa Majesté Louis XV filait d'heureux jours dans les petits appartements dorés de Versailles, avec la belle marquise de Pompadour, enchantée que la perte du Canada pût dérider le front de son royal amant.

N'était-ce pas pourtant la plus navrante des misères que celle de ces êtres débiles changés en bêtes de charge, et venus de si loin par des chemins atroces ravitailler les débris de troupes, que la cour abandonnait à la mort avec une si coupable indifférence !

Ahanant sous l'effort des fardeaux longtemps portés, ou des pieds tirés avec peine de la boue épaisse, ces pauvres créatures allaient toujours sans s'arrêter jamais, de peur de n'avoir plus la force de se remettre en marche. C'est ainsi, dans ces temps admirables, que ceux qui ne pouvaient pas se battre s'en allaient redonner quelque force à ceux-là qui de leur corps faisaient le dernier rempart de la patrie.

En tête du convoi, attelé à une petite charrette, marchait un invalide. C'était un homme de soixante ans mais vert encore, à l'attitude martiale quand il se redressait. Pour le moment, il allait tout courbé, tirant le véhicule, et sa jambe de bois donnant comme des tours de vrille dans le sol, à cha-

cun de ses pas ; ce qui imprimait à son corps un déhanchement pénible qui aurait dû l'épuiser depuis longtemps, s'il n'avait eu des muscles de fer, une volonté d'acier. Mais, sa respiration stridente, ses cheveux collés aux tempes, la sueur qui lui ruisselait sur la face témoignaient de ses efforts.

Derrière la charrette et la poussant de ses deux mains—pas bien fort, la pauvre !—suivait une femme de vingt ans, la bru du vieillard. Et, dans la voiture, sur des lièvres et des perdrix entassés pêle-mêle, était couché un enfant au maillot, celui de la femme. Malheureuse créature âgée d'un mois et conçue dans les larmes au mois de juillet précédent, entre deux batailles dont l'une fut notre avant dernière victoire et l'autre un irréparable désastre.

Milicien incorporé dans une compagnie de la marine, Jacques Brassard, le père de l'enfant, appelé sous les armes au commencement du printemps, avait laissé sa famille à l'Ange-Gardien. A peine y avait-il quelques semaines que les troupes étaient campées à Beauport, que Brassard y avait vu arriver son père et sa jeune femme obligés de fuir devant les soldats anglais, et de laisser derrière eux leur maisonnette avec tout ce qu'ils possédaient au monde. Quelques jours plus tard, au mois d'août, Brassard avait été dirigé sur Québec, pour servir dans l'artillerie de rempart. Depuis lors on ne l'avait point revu. Vivait-il encore, avait-il été tué à la bataille du 13 septembre, ou faisait-il partie de ceux-là qui maintenant tenaient à leur tour la capitale assiégée ? Les infortunés n'en savaient rien. Après le plus terrible des hivers passé à l'Ange-Gardien, évacué par l'ennemi, et dans une cabane de branchage élevée par le vieux sur l'emplacement de leur maison, que les soldats de Montgomery avaient brûlée, après avoir donné le jour à son enfant dans une hutte plus pauvre encore que l'étable où naquit le Christ, cette faible femme, ce vieillard infirme, profitaient de l'occasion du convoi pour aller s'informer si le cher absent vivait encore

ou ne les avait pas quittés pour toujours. Vous comprenez donc que pour eux il n'y avait pas de fatigue qui les pût empêcher d'arriver là-bas, sur ces collines désormais fameuses où se jouait la partie suprême qui allait décider du sort de tout un peuple.

A mesure qu'ils approchaient, le grondement des canons qui tonnaient sur les hauteurs, leur parvenaient de plus en plus distincts. Mais, c'était du côté de la ville qu'ils étaient plus précipités, les Anglais tirant dix coups de feu contre les nôtres un seul. Sur les remparts qui regardaient la plaine, à chaque instant éclatait un éclair suivi d'un gros flocon de fumée couleur de soufre qui bondissait, s'arrêtait, se tordait sur lui-même, et s'élevait lentement en blanchissant dans l'espace.

On arrivait au pont de bateaux jeté l'été précédent par les Français sur la rivière Saint-Charles. Non détruit par ceux-ci après la retraite précipitée du 13 septembre, et conservé par les Anglais qui, au dire de Knox, y entretenirent une garde tout l'hiver, jusqu'à l'arrivée des troupes françaises, ce pont volant avait bien un peu souffert de la débâcle. Mais, le général Lévis l'avait fait réparer suffisamment pour permettre au convoi de passer l'eau. Il va sans dire que nos troupes étaient maîtresses non seulement des plaines d'Abraham et de Sainte-Foye, mais encore de tout le terrain qui s'étendait des dernières maisons de Saint-Roch, alors groupées dans les environs de l'Intendance, jusqu'à l'Hôpital-Général et au-delà, l'ennemi se terrant dans la ville. Pour prendre la muraille de la place à revers, une de nos cinq petites batteries de siège était même élevée sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles, quelque part où le Saint-Roch actuel mire ses usines et ses quais dans l'eau qui coule au pied du pont Dorchester.

Du côté de la ville, une redoute s'élevait à la tête du pont

volant. Une garde française l'occupait. Quand le vieux qui marchait toujours en tête du convoi fut à portée de voix :

—Eh ! père Brassard, est-ce bien vous ? lui cria-t-on de la redoute.

Lui, à qui cette voix semblait familière, mettant sa main au-dessus de ses yeux pour mieux distinguer celui qui lui parlait :

—Est-ce toi, Jean Chouinard ?

—Oui, père.

—Tu vas donc—et la voix du vieux se prit à trembler—tu vas donc pouvoir me donner des nouvelles de mon gars ?

Derrière le vieillard, la jeune femme était secouée par un frisson d'angoisse, comme une feuille de tremble agitée par le vent.

—Votre garçon, père Brassard, il est en haut, sur le côteau, de service à la première batterie que vous y rencontrerez.

—Ah !..... fit le vieux avec un long soupir de soulagement.

—Le bon Dieu soit béni ! dit la jeune épouse.

—Allons ! reprit gaîment l'invalidé en se remettant en marche avec des demi-tours plus vifs de sa jambe de bois. Et le reste du convoi de suivre, car c'était au quartier général, là-haut, qu'il fallait porter les vivres.

Le chemin qu'ils suivaient passait à travers champs, à peu près à l'endroit où se joignent maintenant Saint-Roch et Saint-Sauveur, et grimpait sur les plaines par la côte Sauvageau.

D'où ils cheminaient, les gens du convoi apercevaient distinctement à gauche les maisons de la ville, dont le grand nombre incendiées par les Anglais lors du premier siège, dressaient leurs cheminées calcinées vers le ciel, comme dans un élan de désespoir de grands bras décharnés, tandis que les embrasures des fenêtres crevées regardaient comme des yeux morts. Au-dessus s'étendait un ciel triste, sans soleil, où se traînaient de longues nuées basses et brumeuses, que le vent fauchait en les emmêlant avec l'épais nuage de fumée de poudre, qui largement montait de la plaine et des remparts. Et, maintenant, entre chaque décharge d'artillerie, on entendait les rauques grondements des boulets qui se croisaient là-haut en hurlant la mort.

Il était quatre heures, quand le convoi enjamba la crête du coteau. Déviant un peu sur la gauche, une parallèle couronnait les mamelons qui faisaient face à la ville, à huit cents verges des murailles. C'était le camp des assiégeants. Derrière les épaulements en terre, grouillait cette misérable armée de moins de six mille désespérés, qui persistaient avec quinze méchants canons, à bombarder une place défendue par cent cinquante bouches à feu du plus fort calibre. Et, depuis deux semaines chacun de ces hommes avait dû vivre et se battre avec une ration d'un quart de livre de viande et d'une demi-livre de pain par jour. (1)

L'artillerie anglaise faisait rage. Ses projectiles pleuvaient drus comme grêle et labouraient le sol jusqu'à deux milles au-delà du camp français. Comme les gens du convoi auraient été trop exposés à s'aventurer plus loin que le bord du coteau, le général envoya au-devant d'eux pour recueillir les provisions qu'ils apportaient.

Une fois débarrassé des siennes, le père Brassard demanda à l'officier qui commandait le détachement, la permission de

(1) Journal de Knox, IIe vol. p. 307.

pousser jusqu'à la batterie la plus rapprochée où se trouvait son fils. Au même instant, un boulet vint s'enterrer à cent pieds de là et fit, en crevant le sol, jaillir des cailloux jusque sur les gens du convoi dont la majeure partie, composée de femmes et d'enfants, prit panique et courut se mettre à l'abri dans la côte.

—Vous voyez à quoi vous vous exposez ! dit l'officier à Brassard resté avec sa bru et quelques autres.

—Bah ! mon lieutenant, ça me connaît les boulets, fit l'invalidé en montrant sa quille de bois.

—Raison de plus pour veiller à conserver l'autre, mon brave.

—Oh ! je n'ai qu'un regret, repartit le vieux en se frappant la poitrine, c'est de ne l'avoir pas reçu là ! Il y a bien des choses tristes que je n'aurais pas été forcé de voir.

—Vous persistez donc ?

—Oui ; je voudrais embrasser encore une fois mon garçon.

—Allez . . .

Le vieux partit en sautillant avec sa jambe de bois. Sa bru le suivait.

—Mais pas vous, au moins, lui dit l'officier en l'arrêtant par le bras.

—Son garçon, c'est mon mari, dit-elle.

—Alors, allez-y donc à vos risques et périls, fit le lieutenant avec un haussement d'épaules.

La jeune femme suivit le vieillard, son enfant serré contre

son cœur. Un, par exemple, qui ne se doutait guère du danger, celui-ci qui, les lèvres avides au sein de sa mère, puisait inconscient la vie au milieu de la mort. Car ils marchaient sur des fosses tout fraîchement remplies des malheureux récemment tués. Et puis, au-dessus, autour d'eux, la mort insatiable poussait dans l'air de sinistres clameurs.

Ils touchèrent pourtant sans encombre les derrières de la première batterie. Mais, quand ils voulurent passer outre on les arrêta. Ils exposèrent l'objet de leur désir.

—Braves gens, leur dit la sentinelle, savez-vous que ça n'est pas sain du tout par ici. Voilà aujourd'hui notre dix-septième tué qu'on emporte là-bas.

—Oh ! dites-moi, s'écria la jeune femme, est-ce que Pierre Brassard . . . ?

Elle ne put finir, les mots s'étranglaient dans sa gorge.

—Pierre Brassard, reprit le soldat, je l'ai vu servant sa pièce, il y a dix minutes.

—O monsieur ! laissez-moi le voir, je vous en supplie !

—Eh ! bonnes gens, je n'y peux rien, moi. Mais, tenez, voici mon capitaine ; adressez-vous à lui.

Un éclair de joie illumina la figure du vieillard.

—Pardon, mon commandant, dit-il à l'officier qui passait distrait, ne me reconnaissez-vous pas ?

—Tiens, Brassard ! Mais que diable viens-tu faire ici, mon vieux ! Tu n'es plus guère propre au service !

—Hélas ! non, mon capitaine. Mais j'ai profité du corvoi

de vivres pour tâcher de revoir un peu mon garçon, dont on était sans nouvelles depuis l'automne passé. Et c'est sa femme que voici. Nous refuserez-vous, mon commandant ?

—Mais il est de service à sa pièce, et ça chauffe où il est, je vous en avertis !

—Oh ! s'il vous plaît, monsieur ! murmura la jeune femme de sa voix la plus douce.

—Venez donc, fit l'officier qui les guida lui-même vers l'embrasure de l'épaulement dans laquelle était la pièce du canonnier Brassard. Avisant un artilleur assis sur une pyramide de boulets, et qui se reposait de son tour de service.

—Noël, lui dit le capitaine, remplace un peu Brassard que son père et sa femme viennent voir. Eh ! là-bas, Brassard, avance à l'ordre !

L'artilleur, en train d'amorcer le canon, se retourna. En apercevant sa femme et son père, la face lui blanchit sous la couche de poudre qui la recouvrait en partie, et, un instant, il s'appuya sur l'affût pour ne pas chanceler.

—Viens donc, dit l'officier. Noël te remplace.

Il y eut trois cris délirants qui se perdirent dans une détonation voisine, et puis des bras qui s'enlacèrent, et des lèvres sur lesquelles trois âmes se pâmèrent avec des spasmes d'ivresse.

La première effusion passée, l'artilleur s'aperçut du danger que couraient les siens, et s'empressa de les entraîner plus près de l'épaulement. Il fit asseoir sa femme par terre, à l'endroit où ces sortes de travaux ont le plus d'épaisseur. Le vieux ne voulut pas, lui. Ça ne lui allait pas de baisser

la tête devant les boulets anglais. . . . trop d'honneur à leur faire.

Ce qui se dit alors entre ces trois êtres aimants que séparait la guerre maudite, vous le pouvez deviner. De ces paroles bien simples, mais tellement accentuées par les battements du cœur, et soulignées par la caresse inexprimable du regard, que des mots écrits n'en sauraient jamais rendre la poignante expression.

—Et ce petit. . . ? dit le soldat, qui, les yeux humides, regarda l'enfant.

Entre deux coups de canon celui-ci s'était endormi sur le sein maternel et souriait, sa mignonne bouche entr'ouverte où perlait des gouttes de lait.

—C'est vrai, tu ne le connais pas encore, et pourtant c'est notre enfant. Tu te souviens. . . . ?

—Oui. . . . fit-il.

—Embrasse-le, Pierre.

Il se baissa, prit avec précaution dans ses grosses mains ce tout petit être fait de son sang et le baisa sur la joue. La barbe du soldat, imprégnée de poudre, fit deux taches noires sur le visage de l'enfant ; ce qui les fit rire tous trois.

—Est-ce un garçon ? demanda-t-il.

—Oui.

—Tant mieux !

—Oui ! gronda le vieux, pour faire encore de la chair à boulet comme nous !

Il y eut entre eux un moment de silence. Car ces pauvres gens connaissaient assez tout ce que la guerre a d'effroyable pour les humbles que la gloire écrase en courant sous son char.

—Enfin, reprit le vieillard, puisse-t-il vivre en des temps meilleurs que ceux-ci. Car, depuis des années, c'est à jalouser ceux qui ont eu la chance de partir avant nous !

Le jour baissait. Le vieillard fut le premier à s'en apercevoir.

—Ma fille, dit-il, voici l'heure de nous en aller. On ne nous souffrirait pas longtemps, car nous sommes ici des bouches inutiles, et tu sais comme moi que le pain et la viande y sont rares.

Et puis, comme il voyait que la seule idée de leur départ bouleversait son fils, il ajouta pour le distraire un peu :

—Je vois qu'on va tirer ta pièce. Demande donc à celui qui tient la mèche de me laisser mettre le feu. Ça me rappellera l'ancien temps où, comme toi, j'étais canonnier.

Pierre s'approcha du canon avec son père et parla au soldat qui tendit la mèche au vieil invalide :

—Volontiers, l'ancien, dit-il, si ça peut vous être agréable.

Au commandement : "Haut la mèche," le vieux se redressa comme autrefois.

—Feu ! cria l'officier.

Le canon tonne et se cabre. Mais en même temps, un boulet venu de la ville frappe la pièce et, ricochant, coupe le vieillard en deux et fracasse la poitrine du fils. Le vieux

tombe comme une masse inerte, tandis que Pierre, frappé de flanc, tourne sur lui-même, et, pantelant, s'abat à côté de sa femme qu'il inonde d'un flot de sang.

D'abord paralysée par l'épouvante, celle-ci resta sans mouvement, sans voix. Et puis, avec un cri qui n'avait rien d'humain, elle se jeta sur le corps de son mari. Le cœur emporté, il était étendu sur le dos, les yeux démesurément ouverts. Tout auprès, l'enfant échappé des bras de sa mère et roulé dans le sang de l'aïeul et du père, poussait de pitoyables vagissements.

Comme on se précipitait vers ce lamentable groupe—la guerre est sans merci—trois coups de clairon retentirent.

—Cessez le feu ! commanda l'officier.

Un aide-de-camp accourait.

—Qu'on encloue les pièces, cria-t-il, et qu'on se prépare à battre en retraite. Une demi-heure pour enterrer les morts !

M. de Lévis venait d'apprendre que Vauquelin, écrasé par le nombre, avait eu nos derniers vaisseaux foudroyés par l'Anglais. C'était l'espérance suprême que nous arrachait le ciel.

Comme la nuit tombait, dans une fosse creusée en toute hâte, pêle-mêle on jetait les morts de la journée. Avec un bruit mat ils tombaient, l'un couvrant l'autre, et mêlant leur sang dans un dernier holocauste à la France.

Autour du trou béant, muets comme des fantômes, s'inclinait un groupe d'hommes qui pleuraient. Son surplis se détachant lumineux au premier rang sur ces ombres confuses, un prêtre doucement bénissait les martyrs. A son côté, soutenue par un sergent à barbe grise, la femme du canonier Brassard s'affaisait sous le poids de sa désolation.

Enfin, sur cet amas confus de cadavres l'on entassa la terre, et ce fut tout pour eux, ici-bas.

Là-haut, dans l'air qui s'obscurcissait toujours, une volée de corbeaux tournoyaient, jetant leurs croassements moqueurs au-dessus du plateau bondée de la chair des victimes de deux grandes batailles ; tandis qu'au loin, sur les remparts de la ville où l'artillerie se taisait, les vainqueurs informés de la perte de nos navires, poussaient dans l'ombre montante des hurlements de triomphe. Vautours et corbeaux unissaient leurs voix discordantes avant de se ruer sur la dépouille des vaincus.

Les funérailles terminées, le sergent qui soutenait la veuve voulut l'arracher du bord de la fosse maintenant comblée, où la malheureuse semblait voir encore celui qui pour toujours dormait dans la terre des braves.

Mais elle résistait.

—Ma pauvre dame, vous ne pouvez pas rester ici, dit-il ; voici que la retraite a commencé.

Elle remua la tête mais ne bougea point.

—Où demeurez-vous ?

—A l'Ange-Gardien, murmura-t-elle.

—Mais comment allez-vous faire pour y retourner ?

—Je ne sais pas, moi. Avant de me tuer mon mari et le père, ils avaient brûlé notre maison. . . . Je n'ai plus rien au monde.

—Et votre enfant ? . . . dit la voix grave du prêtre.

—Ah ! c'est vrai ! s'exclama la mère en embrassant son fils.

—Sergent, dit l'aumônier, vous allez la conduire jusqu'aux premières maisons de Sainte-Foye. Elle y trouvera bien un asile jusqu'à ce qu'elle puisse retourner vers ceux qui la connaissent.

Quelques instants plus tard, l'arrière-garde qui couvrait la retraite tournait le dos à la ville et s'engageait à son tour sur la route enténébrée de Sainte-Foye. Soutenue par son guide, la mère emportant son fils s'en allait avec eux.

Cette veuve de soldat qui portait cet orphelin dans ses bras et qui, ployant sous le faix de la douleur et de la détresse complètes, s'enfonçait dans la nuit de l'inconnu, c'était l'image du Canada français vaincu par le nombre et la fatalité. A cette heure terrible, il semblait bien que c'en était fini de nous comme race. Et pourtant, merci à Dieu, nous sommes la postérité, nombreuse et vivace, de cet orphelin français abandonné dans l'Amérique du Nord.

Au temps présent, où quelques énergumènes osent rêver tout haut de notre anéantissement, il est peut-être bon de rappeler ce que nous fûmes... et ce que nous sommes aujourd'hui.

JOSEPH MARMETTE.

Outaouais, ce 25 mai 1885.

LES BOIS BRULÉS

Les événements récents ont de nouveau attiré tous les regards vers nos territoires de l'ouest, et il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques pages les circonstances de la première *agitation*, dont le feu mal éteint vient de se raviver d'une manière à faire naître de grandes préoccupations.

Il y a quelques quinze ans, l'opinion publique fut vivement émue en apprenant que l'hon. M. McDougall, en route pour la Rivière-Rouge afin de prendre possession du gouvernement *dont il devait être investi* quand le moment serait venu, avait été arrêté sur la route par quelque métis français (c'était la grande offense !) et avait été obligé de rebrousser chemin pour aller sur le territoire des Etats-Unis, méditer sur les Proclamations qu'il devait prodiguer plus tard.

Là-dessus violentes déclamations contre la rébellion des *French Half-Breeds*, surexcitation des ultra-loyaux et le reste, se terminant par une promenade militaire commandée par le colonel Wolseley, le soldat heureux.

Comme, bien qu'on en puisse dire, il arrive souvent à l'histoire de se répéter, relisons en courant cette page de nos annales, page déjà ancienne en nos jours de chemins de fer et de télégraphes, mais dont l'étude ne sera pas sans intérêt, attendu que les mêmes causes produisant les mêmes effets, la lumière jetée sur les événements de 1870 peut aider à faire amoindrir les dangers de la nouvelle levée de boucliers, contre laquelle nos frères comme nos amis sont à combattre en ce moment.

La colonie d'Assiniboia ayant passé des mains du jeune Lord Selkirk en celles de la Compagnie de la Baie d'Hudson,

cette puissante Corporation comprit l'importance qu'avait pour elle un établissement stable au milieu des vastes déserts où s'étendaient ses opérations commerciales, et elle voulut se concilier ses nouveaux sujets.

La Compagnie était la seule autorité, et le gouverneur était *gouverneur* de fait comme de nom. Il administrait le commerce, les douanes, la justice, les travaux publics et le pouvoir exécutif, avec l'aide d'un conseil composé de certains officiers de la Compagnie et de quelques colons choisis avec soin parmi les hommes les plus populaires.

Il y avait un corps de volontaires de 60 (!) hommes.

La justice était administrée par quatre magistrats, et le procès par jury existait depuis 1836. Disons cependant qu'avec les mœurs patriarcales de la colonie, les magistrats réglaient le plus souvent les causes *en dehors* de la Cour.

Sous ce système, la colonie réussissait bien, et les métis français, surtout, se faisaient remarquer par l'excellence de leur conduite, arrachant à un missionnaire de l'Eglise anglicane, ce témoignage flatteur : "*The half-breeds walk in simplicity and godly sincerity.*"

Mais les plus belles choses ne peuvent durer. Il fut des jours où des colons étrangers vinrent s'implanter dans l'Assiniboia, apportant un ferment de discorde et de trouble qui devait aboutir à la guerre ouverte.

En 1857 arrivait à Fort Garry un homme qui semble avoir été le mauvais génie de la Rivière-Rouge ; l'histoire des vivants étant difficile à faire, je ne veux pas nommer cet homme qui, arrivé là pour faire fortune, se trouva gêné par le monopole, qu'exerçait en vertu de sa chartre l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson.

Il se fit l'écho des plaintes des commerçants privés et se mit à susciter à la Compagnie toutes espèces de difficultés et d'embarras, allant jusqu'à la révolte ouverte contre la seule autorité légitime en ces parages, résistant à main armée à l'exécution des jugements des tribunaux constitués, tribunaux qu'il avait déjà grossièrement insultés.

Puis, il invoquait l'intervention du Canada pour soustraire le pays à l'*arbitraire* et à l'*oppression* de la Compagnie, et devenait le chef du parti des mécontents, parti qui, au grand dommage du Canada, s'intitulait le parti *Canadien*.

Pendant ce temps-là, le Canada n'avait pas oublié les Pays d'en-haut. Il y avait ici des hommes qui, se rappelant que ces vastes contrées avaient été découvertes par nos coureurs des bois, et que les métis étaient de notre race, invoquaient les titres du Roi de France à la possession du Nord-Ouest, titres transmis à la Couronne Britannique lors de la cession du Canada français,—cession du pays tout entier.

Ces hommes prétendaient que la Prairie faisait partie du Canada et n'en pouvait demeurer séparée. Dès 1857, une Commission, présidée par l'hon. M. Cauchon, avait été chargée d'étudier cette réclamation, que son rapport avait mis sous un jour très favorable aux prétentions du Canada. Mais l'influence très puissante de l'honorable Compagnie avait prévalu en Angleterre et l'affaire n'avait pas eu de suite.

Les agissements du prétendu parti Canadien dans l'Assiniboia, les homélies sur la *persécution* exercée par la Compagnie, les plaintes contre son *oppression*, les correspondances aux journaux du Canada, les articles violents du *Nor'Wester*—tout cela vint rouvrir la question, et des négociations furent commencées en Angleterre pour l'achat des droits de la Compagnie.

De leur côté, les actionnaires, fatigués des tracasseries que leur suscitait une poignée de mécontents ; voyant leur autorité méprisée, leurs tribunaux défiés et leurs prisons forcées par la populace—les actionnaires songèrent à se défaire de leurs droits.

L'Angleterre y prêtant les mains, il intervint une Convention, en vertu de laquelle le Canada achetait au prix de £300,000 sterling les droits de la Compagnie sur le Nord-Ouest, le gouvernement Impérial accordant sa garantie à l'emprunt que ferait le Canada.

Cette cession ne devait cependant s'effectuer que sur *paiement* de la somme convenue.

Pendant le cours des négociations, en 1868, le gouvernement envoya à la Rivière-Rouge deux arpenteurs chargés de construire un chemin jusqu'au Lac des Bois.

Dans toute cette affaire on avait commis une erreur grave, qui devait avoir de sérieuses conséquences. En traitant des droits de la Baie d'Hudson, on avait complètement ignoré ceux de douze à quatorze mille colons *établis* dans l'Assiniboia.

Les arpenteurs nommés par le gouvernement continuèrent cette faute. Se joignant à quelques-uns du parti Canadien, ils se mirent à acheter des Sauvages (qui n'avaient point droit de les vendre) des terrains sur lesquels des colons avaient leur résidence autour de La Pointe des Chênes. Ils joignirent à cela bien d'autres injustices, sans compter les impertinences—et Dieu sait si des Anglais peuvent être impertinents. Les choses allèrent si loin que le gouverneur McTavish en écrivit en Angleterre.

A cette lettre, le ministre des Travaux Publics, l'hon. M. McDougall, répondit par une lettre qui ne fit qu'ajouter à l'irritation des colons.

Le parti Canadien devint plus agressif encore, menaçant les colons de "*ce qui arriverait quand le Canada aurait pris possession du pays.*"

On fit des rapports dans les journaux du Canada, de prétendues assemblées publiques, où l'on disait que les hommes les plus influents du pays étaient venus exposer leurs vues ; tandis que, de fait, il n'y avait eu que de ridicules réunions de quelques hommes, où l'on s'était livré à des diatribes contre la Compagnie.

Le résultat de tout cela fut que les métis prirent ombrage de tout ce qui était canadien, et que leur inquiétude augmenta quand ils sûrent que l'honorable M. McDougall devait être le premier gouverneur, qu'il arriverait avec un *gouvernement tout fait*, dans lequel n'entrerait aucun des anciens colons, et qu'il allait gouverner selon le cœur de ses amis du parti Canadien.

Ajoutons que le parti Canadien annonçait que les anciens colons allaient être effacés du pays "*wiped out,*" et l'on comprendra si les esprits des fiers descendants de nos hardis aventuriers devaient fermenter.

Sur ces entrefaites, on vit venir un nouvel arpenteur, le colonel Dennis, qui malgré les meilleures intentions, commit la faute qu'avaient commise ses prédécesseurs—celle de s'allier au parti cause de tout le trouble.

Les métis voyant les arpenteurs diviser et subdiviser leurs terres, même avant que la cession ne fût accomplie, voyant venir cette cession consentie sans leur assentiment, les métis devaient avoir une nouvelle cause de colère.

En ce pays primitif, la prise de possession se faisait d'une manière sommaire : on creusait un sillon autour du lot

de terre, et l'on plantait un piquet avec son nom dessus. C'était tout.

En apprenant que l'hon. M. McDougall devait venir comme gouverneur, ceux qui s'intitulaient ses amis se mirent à tracer partout des sillons, et à planter partout des piquets. Le chef du parti Canadien, l'homme dont j'ai déjà parlé, cet adversaire constant de l'autorité légitime là-bas et cet ennemi des métis, se traça pour lui seul une véritable seigneurie—s'il eût réussi à garder tout ce qu'il prenait, cet homme fût devenu l'un des plus grands propriétaires fonciers *de toute la Puissance !*

La suite, tout le monde la sait.

M. McDougall arrivant sur le territoire de sa future grandeur, fut prié de s'en retourner. Six à huit hommes avaient "écrasé dans l'œuf sa puissance impériale" comme dirait Hernani.

La meilleure preuve des mauvais agissements du parti Canadien, c'est que le colonel Dennis ne put trouver 50 hommes dans la colonie pour servir d'escorte à l'hon. M. McDougall.

C'est ainsi qu'a commencé la *Rebellion de Riel*. Rebellion ! quand le pays appartenait encore à la Compagnie de la Baie d'Hudson ! Rebellion ! quand la cession ne devait s'accomplir qu'après le paiement du prix et que ce prix n'était pas payé ! Rebellion, quand la Commission de l'hon. M. McDougall ne devait avoir de force que le premier décembre (au plus tôt) et qu'on était en octobre ! Rebellion, enfin, quand le nouveau gouverneur se présentait comme l'ami de gens en révolte ouverte avec la seule autorité légitime que pût reconnaître l'Assinniboia !

Et cependant, voilà comme s'écrivit l'histoire.

A ce moment une explication franche pouvait sauver la situation. Mais Achille était dans sa tente et voulait forcer le gouverneur McTavish à lui faire ouvrir le chemin de Fort Garry.

Bien plus, toujours conseillé par le fameux parti, l'hon. M. McDougall commit faute sur faute, y compris l'étonnant phénomène de sa proclamation du 1er décembre—alors que certaines circonstances ayant retardé le paiement des £300,000, la cession n'avait pas encore d'effet.

Tout est bien qui finit bien. Les métis *révoltés* avaient soumis leur projet de Grande Charte. En principe, ce projet fut adopté, et lorsque l'armée du colonel Wolseley arriva devant Fort Garry. . . . plus de chef—plus de gouvernement—plus rien que des portes ouvertes—la *Rebellion* était terminée.

Je n'admets que rarement le droit à la *révolte*, mais l'histoire fera peut-être une distinction entre une rébellion contre une autorité existante et la résistance à l'avènement d'une autorité que l'on craint de voir ressembler à une conquête, résistance que ses chefs ont qualifiée en disant "qu'ils ne voulaient pas prendre les armes contre la Reine."

Sans doute, il y eut dans cette page d'histoire une ligne regrettable : la ligne écrite avec du sang. Mais il ne faut pas oublier que le parti Canadien avait annulée l'autorité de la Compagnie, que le Canada n'avait pas encore de droits sur le pays, et que le gouvernement de Riel était—quelqu'irrégulier qu'il pût être—le seul gouvernement de *facto*.

Riel avait la couleur du droit en exigeant qu'on le respectât, il pouvait demander qu'on mît fin aux intrigues de toutes sortes montées contre lui. Riel avait à grande peine empêché ses métis de tirer sur ceux qui venaient pour attaquer le Fort Garry—il avait déjà rendu la liberté à ses pri-

sonniers—il avait fait grâce au major Boulton—et cependant les intrigues continuaient.

Il crut que le *salut du peuple* voulait la mort de Scott. Son *crime* était-il plus grand que celui du gouvernement d'Ontario, faisant arrêter, à Outaouais, le Père Ritchot et M. Alfred H. Scott, reçus par le gouvernement fédéral comme *délégués* du Nord-Ouest, et les faisant arrêter pour complicité dans un crime commis dans un territoire où Ontario n'avait aucune juridiction ?

Peut-être, un jour dans l'avenir, le meurtre de Scott sera-t-il justifié par l'histoire.

En attendant, nous voici à un second chapitre de la même Rébellion. Il est peut-être trop tôt pour vouloir juger ce qui se passe—le Nord-Ouest en armes, nos volontaires faisant preuve de qualités militaires remarquables—les métis se montrant des adversaires qu'on n'aurait pas dû mépriser.

Mais de tout ceci, à qui la faute ? C'est le secret de l'avenir.

Je me contente de faire remarquer que les maladroites des *officiels* de là-bas y ont contribué pour quelque chose, et qui sait s'il n'eût pas mieux valu envoyer là quelques *officiels* canadiens-français, qui auraient mieux compris les Bois-Brûlés, et auraient peut-être essayé de ne pas les vexer outre mesure.

On comprendra peut-être un jour que les Canadiens-français non-seulement sont loyaux, mais qu'ils peuvent être *aussi* habiles que leurs voisins.

P. J. U. BAUDRY.

LOUIS TURCOTTE

(suite)

Cette idée frappa Louis Turcotte. Pendant la belle saison il visita à petites journées les presbytères, cueillant partout et prenant des notes. L'année suivante il publiait un volume de 164 pages rempli de renseignements. Tout ce qui a pu donner du relief à son sujet a été employé. Histoire, légendes, naufrages, incursions iroquoises, invasion anglaise, études des actes de propriété, mœurs, historiques des paroisses, listes des premiers colons de l'île, nom de ses prêtres, date de construction de ses églises, tout se trouve dans ce livre. Turcotte s'est bien gardé d'oublier certaines plaintes restées célèbres. Dans l'une qui raconte le lamentable naufrage du 18 octobre 1784, nous remarquons cette pensée. On vient d'apprendre que les mariés se sont noyés en face de la maison où les attend le repas de nocce. La ballade se termine ainsi :

La table est mise qu'on l'ôte en diligence ;
Les draps seront pour les ensevelir.

Le style de l'*Histoire de l'Île d'Orléans* laisse un peu à désirer, mais comme renseignements et comme exactitude il n'y a rien à reprendre dans ce travail.

Pour compléter cet ouvrage Louis Turcotte avait été obligé de feuilleter bien des liasses de vieux journaux, beaucoup d'anciens documents. Ces recherches lui donnèrent l'idée d'écrire *Le Canada sous l'Union*. Pendant des années et des années, lorsque la souffrance lui donnait quelques répit, on le vit penché sur les séries du *Canadien*, de la *Gazette de Québec*, du *Mercury*, de la *Minerve*, du *Pays*, de *l'Avenir*, du *Moniteur Canadien* et de bien d'autres de nos journaux. Il étudiait.

La *Gazette Officielle*, les *Statuts du Canada*, les journaux du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative n'avaient guère de secret pour lui. Il allait jour par jour, nuit par nuit, compilant, analysant, racontant. Il fallait lire cet article attaquant ou défendant l'arrivée et la chute du ministère Draper-Ogden : l'avènement du cabinet Lafontaine-Baldwin ; celui de Viger-Draper ; la lutte constitutionnelle de 1843 à 1845 ; la formation des ministères Draper-Daly et Sherwood-Daly ; le retour de celui de Lafontaine-Baldwin : l'incendie du parlement ; le passage des cabinets Hincks-Morin : McNab-Morin ; Taché-McDonald ; Brown-Dorion ; Cartier-MacDonald ; Macdonald-Sicotte ; Macdonald-Dorion ; Taché-Macdonald, et la coalition Taché-Macdonald-Brown. Il fallait donner un aperçu général de l'histoire du Canada avant l'union ; de la domination française et anglaise et suivre pas à pas les administrations de lord Sydenham, de Sir Charles Bagot, de lord Metcalf, de lord Cathcart, de lord Elgin, de Sir Edmund Head, de lord Monck.

Ce travail ne l'effraie pas plus que ne l'a effrayé la souffrance. Il se met résolument à l'œuvre, dédie son livre " A LA JEUNESSE CANADIENNE " et débute ainsi :

— " Le Canada a traversé sous l'Union une époque tout à fait intéressante. Pendant les vingt-sept années qu'a duré cette union, il s'est déroulé des événements nombreux et importants. Un pas immense a été fait dans le progrès moral et matériel. La population durant cette période s'est doublée deux fois et demie. L'agriculture, le commerce et l'industrie ont reçu une impulsion considérable. De grandes voies ferrées et des routes publiques se sont ouvertes, et sillonnent maintenant la province en tous sens. Grâce à de nombreuses améliorations le Saint-Laurent est devenu l'une des plus belles voies de communication du monde. La liberté du commerce a été concédée à la province. Les lois criminelles ont reçu des modifications impor-

tantes. D'après les institutions municipales qui lui ont été données le peuple gouverne lui-même ses affaires locales. La tenure seigneuriale a été abolie. L'instruction publique a fait des progrès étonnants et peut être comparée avec celle des peuples les plus instruits de l'Europe. On a vu s'élever des hommes d'Etat éminents qui ont occupé successivement le pouvoir, des membres distingués qui ont brillé dans la chaire et au barreau ; enfin des écrivains de mérite se sont fait une belle réputation dans les sciences, les lettres et les arts.

“ Dans ce grand mouvement, la population française n'a pas joué le rôle le moins important. Destinée par la nouvelle constitution à perdre son influence et sa nationalité, elle a déjoué les plans médités contre elle et conquis une position noble et honorable. Elle a contraint ses antagonistes d'autrefois à la traiter sur un pied d'égalité et à se partager avec elle le pouvoir politique. Partout, en dépit des difficultés qui lui fermaient le passage, elle s'est acquis une large part dans les professions libérales, dans les arts, dans le commerce et dans les diverses industries.

“ Les événements de cette époque sont présents à la mémoire d'un grand nombre. Relater et porter des jugements sur des faits aussi récents, serait une tâche qui peut paraître imprudente. En effet, il est difficile d'écrire une histoire contemporaine sans que l'esprit de parti domine l'écrivain. Mais l'auteur de ces études trouve une raison puissante qui vient détruire cette objection. Il y a actuellement dans les écoles, dans les collèges, une foule de jeunes gens qui se préparent à occuper les principales fonctions publiques et à remplacer les hommes d'Etat actuels. Cette jeunesse est à peu près ignorante de l'histoire de son pays pendant le dernier quart de siècle. Il n'existe réellement aucun ouvrage donnant sur cette époque des renseignements historiques suffisants. Les grands historiens du pays s'arrêtent tous à l'Union. L'auteur

a donc cru rendre un service à la jeunesse canadienne en essayant de combler cette lacune, et en entreprenant cet ouvrage qu'il lui destine. Il n'a pas reculé devant l'immensité du travail, ni devant la tâche ingrate qu'il s'est imposée espérant de l'indulgence pour les défauts tant littéraires, qu'historiques qui peuvent se rencontrer."

Ainsi qu'il en convient dans cette dernière phrase, Louis Turcotte n'est pas un historien dans le véritable sens du mot. La passion, l'expérience politique lui manquent. Il est un chercheur et un compilateur plein de tact et de précision. Il n'a pas l'envergure de Garneau, l'esprit anecdotique de Ferland, la phrase châtiée de Chauveau, le coloris de Casgrain ; mais il cherche à saisir la portée d'un événement, d'un discours, d'un fait. Sa plume l'analyse : elle s'efforce de le présenter sous son véritable jour. Turcotte hésite, il s'arrête, il cherche, il trouve. Une fois ses données sûres il écrit, porte peu de jugements et se contente de raconter. Son *Canada sous l'Union* ressemble à ce travail anglais intitulé, "*Notes and queries*." C'est le *vade mecum* de tous ceux qui s'occupent de politique au Canada, et sa valeur est incalculable aujourd'hui, surtout lorsque l'on songe aux incendies désastreux qui ont détruit les collections uniques de ces journaux sur lesquels Turcotte a travaillé.

Un de nos bons écrivains, un de nos penseurs, a rendu ce bel hommage à l'auteur du *Canada sous l'Union* :

" Je vous dirai qu'après avoir lu votre travail, et même l'avoir relu en plusieurs endroits, je n'hésite pas à souscrire à tout ce qu'en a écrit la presse périodique. Vous avez commencé et bien commencé l'œuvre difficile de pionnier sur une époque mémorable de notre histoire. Vous avez pu laisser quelques souches sur le terrain défriché, mais il vous sera facile de les faire disparaître.

" Ne perdez donc pas courage, et donnez-nous au plus tôt

la suite de votre travail dont, non seulement la jeunesse, mais aussi l'âge mur tirera le plus grand avantage, l'un en appréciant, l'autre en se souvenant."

Cette lettre si délicate est datée d'Ottawa, le 27 mars 1874. Elle est adressée à Louis Turcotte et signée par Etienne Parent. A ce témoignage flatteur vient s'en joindre un autre. Le doyen de nos hommes politiques voulut traduire le *Canada sous l'Union*. Sir Francis Hincks était en pour-parler avec l'auteur à ce sujet, lorsque la mort vint frapper à la porte de Turcotte.

Vers les dernières années de sa vie, un homme qui n'a cessé de protéger et d'encourager tous les talents, l'honorable M. Chauveau, alors premier ministre, devinant le *res augusta domi* chez Louis Turcotte, avait voulu lui faire une surprise. Il connaissait son goût pour les livres. Il le nomma aide-bibliothécaire de l'Assemblée Législative de Québec. Dès lors son existence se partagea entre quelques amis d'élite, le parlement de l'Institut Canadien qui l'avait élu président. Il passa ainsi ses derniers jours dans le recueillement et dans l'étude, écrivant les biographies de Sir Georges-Etienne Cartier, de l'honorable René-Edouard Caron, et publiait d'intéressantes études sur l'Invasion de 1775, sur les archives du Canada, sur les origines de l'Institut Canadien de Québec.

Un de ses amis, M. Tardivel, l'apprécie en ces termes :

" Comment ce jeune homme, faible et maladif, inconnu, pour ainsi dire, du monde lettré, sans ressources et sans guide, a-t-il pu recueillir tant de documents divers, réunir tant de faits historiques, connaître tant d'événements politiques ? Ceux qui l'ont connu et qui ont admiré son énergie indomptable et sa grande persévérance peuvent seuls s'en rendre compte. Lorsqu'il s'agissait de découvrir la vérité, d'éclaircir un point obscur, rien ne pouvait le rebuter, ni les recherches, ni les veilles, ni les travaux les plus ardues.

“ Il travaillait avec une méthode admirable. Il prenait constamment des notes. En composant un ouvrage, il ramassait des matériaux qui devaient servir à d'autres œuvres. Lorsque la mort est venu le frapper, il avait en voie de préparation plusieurs publications intéressantes. Parmi ces travaux inachevés se trouvent une étude sur les bibliothèques du Canada depuis la fondation de la colonie ; un manuel du droit constitutionnel anglais ; une collection de documents publics inédits et très-précieux au point de vue de l'histoire. Son travail sur les bibliothèques est tellement avancé qu'il mériterait d'être publié.”

Le 3 avril 1878, une attaque de paralysie emportait Louis Turcotte à l'âge de 36 ans, au milieu des larmes de ses frères et des amis dévoués qui avaient veillé son agonie.

Dans une de ses notes, j'ai retrouvé ces vers de Wellin, ancien évêque d'Upsal :

La clarté des cieux me sourit et m'attire !
Ah ! je suis fatigué de mon âpre chemin,
Et sans cesse ici-bas du fond du cœur j'aspire,
J'aspire à retourner en mon pays lointain.

D'une tournure d'esprit mélancolique, Louis Turcotte à laissé plusieurs pages inédites. En voici une sur l'Automne que me communique son frère M. Nazaire Turcotte :

“ Les beautés ravissantes de l'été disparaissent. La nature si verdoyante, si riche en couleur, se revêt chaque jour de teintes plus sombres. Le ciel se grise, la saison avance. La nature se dépouille de ses charmes sur lesquels Dieu jettera demain un blanc linceul.

“ C'est ainsi que tout change, que tout se fane, que tout passe, jeunesse, beauté, santé, honneurs, richesses. C'est ainsi que l'homme comptant sur la jeunesse, sur la robuste santé

de l'âge mûr, croit pouvoir prolonger les années, Rien n'y fait : voilà l'automne. Ses forces diminuent. La mort va bientôt le glacer telle que la bise du Nord force l'arbre à laisser tomber ses feuilles les unes après les autres. C'est ainsi que tout s'use, que tout passe sur cette terre. Dieu seul reste le même.

“ O Dieu, suprême auteur de la nature, sage directeur des saisons, daigne répandre tes bénédictions sur l'automne et sur la vieillesse.”

N'y a-t-il pas là un rapprochement à faire entre cette page et ces vers de l'*Arbre* de M. Xavier Marmier :

Non jamais, plus jamais ! Ma sève est épuisée,
 Mes rameaux ont perdu leur première vigueur ;
 Et nul soleil fécond, nulle douce rosée,
 Ne peuvent ranimer ma force et ma fraîcheur.
 Sous ce ciel qu'un rayon pâle et furtif colore,
 Au printemps j'aurais pû gaîment me balancer ;
 Mais je suis resté seul ; je languis et j'implore
 • La nuit d'hiver qui doit bientôt me renverser.

La souffrance avait développé la volonté chez Louis Turcotte. Ainsi que Haine frappé de paralysie, souffrant d'une maladie de la moëlle épinière, sentant la mort l'enlever petit à petit, obligé de se faire relever les paupières pour voir dans un demi-jour, dictant ainsi le *Romancero*, le *Livre de Lazare*, et remaniant ses œuvres si françaises, si anti-prussiennes, ainsi que Henri Heine, Louis Turcotte faisant fi de ses douleurs, travaillait à l'histoire de son pays.

A lui ces paroles d'Augustin Thierry. Mourant, il disait dans sa préface de “ *Dix ans d'Etudes historiques* :”

“ Aveugle et souffrant sans espoir, et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que

les puissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé même, c'est le dévouement à la science et à l'histoire."

Ce dévouement, Louis Turcotte l'a eu tout entier.

Il s'est donné à son pays.

La patrie, votre illustre compagnie, messieurs, ne sauraient l'oublier.

Voilà pourquoi j'ai songé à ce mort modeste en lisant l'épigramme du beau livre de M. Marmier :

"Sit nomen sub umbrâ."

Non, messieurs, qu'il n'en soit pas ainsi ! Que ce nom sorte de l'ombre : que Louis Turcotte monte en pleine lumière sur le piedestal auquel il a droit. Que ces vers de Xavier Marmier ne s'appliquent pas à celui qui a écrit "*Le Canada sous l'Union*" :

Par la main de la mort, par l'oubli, par l'absence
Il s'est fait sur mes pas un morne et froid silence.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

ANGELINE DE MONTBRUN (1)

Il y a deux ans, la *Revue Canadienne* de Montréal, (juin 1881) entreprenait, sous le titre d'*Angéline de Montbrun*, la publication d'un roman canadien qu'on disait une œuvre fort remarquable. La curiosité publique fut vivement piquée par l'annonce que ce roman était dû à une femme, dont le nom véritable commençait à se faire jour à travers le pseudonyme de Laure Conan, derrière lequel s'abritait l'auteur.

C'était une nouveauté dans notre littérature toute nouvelle : jusque-là les hommes seuls y avaient eu le droit de cité. Pour la première fois une femme venait y réclamer sa place ; et disons-le de suite, elle en a fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu. Et cette place lui restera, car le suffrage des meilleurs juges la lui assure.

Cependant, tandis que tout le monde privément fait l'éloge d'*Angéline de Montbrun*, qu'on se passe l'ouvrage de main en main, qu'on l'apprécie en petit comité, que même on le cite dans des livres de haute portée historique, personne, parmi nos auteurs qui font autorité, n'en a publié, que je sache, de critique sérieuse.

Je dois dire, avant d'entrer dans cette étude, qu'à l'endroit des romans, en général, je suis de l'opinion d'Eugénie de Guérin, dont le grand sens catholique lui faisait dire : " Les romans ne m'intéressent guère, jamais ils ne m'ont même touchée. . . J'ai peur de ce dérangement moral qui fait le roman et qui en détruit le charme pour moi. Je ne puis toucher ces livres que comme à des insensés. . . De tous les romanciers, je ne goûte que Scott. Il se met par sa façon,

(1) Cette étude avait été préparée pour être lue dans une séance de la Société Royale qui devait se tenir au commencement du mois de novembre 1883, mais qui n'a pas eu lieu.

à l'écart des autres et bien au-dessus. C'est un homme de génie et peut-être le plus complet, et toujours pur. On peut l'ouvrir au hasard, *sans qu'un mot corrompteur étonne le regard* (Lamartine). L'amour, chez lui, c'est un fil de soie blanche dont il lie ses trames." Eugénie de Guérin ajoute ailleurs en parlant d'un roman : " J'y trouve un genre perfide : c'est de parler vertu, c'est de la mener sur le champ de bataille en épauettes de capitaine, pour lui tirer, sous les yeux de Dieu, toutes les flèches de Cupidon."

Toutefois il serait injuste d'appliquer cette théorie à tous les livres d'imagination. *Fabiola*, du Cardinal Wiseman, et bien d'autres du même genre qu'on pourrait citer, sont des romans, mais aussi d'excellents livres, dont la lecture saine et fortifiante est un attrait pour l'esprit, un aliment pour le cœur, une grâce pour l'âme.

C'est à ce genre d'ouvrage qu'appartient *Angeline de Montbrun*. Après l'avoir lue, on est touché, attendri, édifié ; on se croit plus loin de soi-même et plus près de Dieu, on se retrouve meilleur. On se sent pris de reconnaissance pour Laure Conan, qui nous a procuré ce plaisir inattendu.

En un mot, c'est un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens.

Cette Angéline est un ange, et la plume qui nous l'a révélée semble avoir des ailes. Ceux qui n'ont pas lu le livre, croiront que j'exagère : à ceux-là je répondrai, comme la voix mystérieuse à Augustin : " Prenez et lisez." Lisez ces pages, et si vous êtes accessible à ce qu'il y a de vraiment exquis dans le sentiment, à ce qu'il y a de plus délicat et de plus pur dans les tendresses du cœur, vous serez séduit ; vous resterez sous le charme.

A plus d'une page on se demande même si c'est bien là

l'œuvre d'une femme ; cette plume est si virile ! Mais à la page suivante, la femme se révèle, à cette sensibilité incomparable, à ce je ne sais quoi d'aérien, d'éthéré, dont l'homme ignore le secret.

Tout de fantaisie qu'il est, un livre comme *Angéline de Montbrun* ne saurait s'écrire sans des études opiniâtres. La pensée en est trop relevée, le style trop choisi ! Sans dessein prémédité, par cette intuition naturelle aux intelligences de son sexe, elle a deviné le genre du roman moderne qui en fait la supériorité : l'étude plus achevée des caractères et des situations, l'analyse d'une âme, la perfection de la forme se déployant au milieu des événements les plus simples, et tout cela sans rien du fracas, et des grandes intrigues qui caractérisent l'ancienne manière.

La trame d'*Angéline de Montbrun* est si fine et légère que je n'essaierai pas de la détacher des milles réflexions, peintures et péripéties diverses sous lesquelles elle se cache, pour la mettre à nu. Cela, je crois, échappe à l'analyse. Tout est dans cet art délicat qui crée de rien, dans ces doigts de fée qui peuvent tisser des fils de la Vierge.

Avec toutes ces qualités, le roman d'*Angéline de Montbrun* n'est pas sans défauts : il y a un trop grand nombre de citations, de réminiscences, amenées presque toujours, je l'avoue, avec infiniment de naturel et d'à-propos, mais qui ne laissent pas de sentir la recherche,—je ne dirai pas le pédantisme, car, rien n'est plus éloigné de l'esprit de l'auteur. On aimerait à l'écouter plus souvent seule.

Laure Conan, j'y insiste, se souvient plus qu'il ne faut de ses lectures. Son esprit est encore trop chez les autres, elle n'est pas assez elle-même. Ce ne serait pas pardonnable après des années d'expérience littéraire, mais cette timidité, cette défiance de soi-même, je dirais presque cette gaucherie

naïve est un charme dans un premier essai. L'oiseau qui sort du nid voltige ainsi, et se repose de branche en branche, avant d'oser prendre son essor. Qu'elle ose prendre le sien, et elle aura des coups d'ailes qu'elle ne soupçonne pas, qui surprendront même ses admirateurs, et qui lui vaudront ses meilleurs succès.

Le plus grave inconvénient de sa manière actuelle, c'est qu'elle donne à son livre une physionomie trop européenne. Sa pensée habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent. On regrette de ne pas rencontrer assez de pages vraiment canadiennes, telles que celles du pèlerinage d'*Angéline* au tombeau de Garneau. Notre littérature ne peut être sérieusement originale qu'en s'identifiant avec notre pays et ses habitants, qu'en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie : c'est sa condition d'existence.

Angéline de Montbrun est évidemment une sœur d'Eugénie de Guérin, et a vécu dans l'intimité d'Alexandrine de la Ferronnays. Cette parenté et ce voisinage sont charmants, mais combien elle y gagnerait aux yeux de tous les lecteurs canadiens, si elle descendait en ligne directe de Mlle de Verchères ou de Madame de la Tour ! Elle est bien la petite nièce du chevalier de Lévis, mais elle ne nous parle pas assez du vainqueur de Sainte-Foye, ni de sa noble famille, ni des braves miliciens qui sont tombés à ses côtés, ni de ce que sont devenus leurs petits-fils, qui peuplent aujourd'hui nos campagnes.

Cependant n'oublions pas que ces lettres qui forment le livre d'*Angéline de Montbrun* sont des prémices : c'est un bel oranger chargé de fleurs ; laissons mûrir les pommes d'Hespérides.

Laure Conan pouvait difficilement rêver un plus heureux début.

En attendant d'autres révélations de son talent, jouissons de ce qu'elle nous donne aujourd'hui.

Ici il faudrait multiplier les citations mais je ne puis que détacher, en passant, quelques fleurs. Encore y perdent-elles à être cueillies : elles sont bien distribuées par l'habile jardinière ! Elles demandent à être vues et admirées sur pied dans son parterre de Valriant.

Voici d'abord comment elle descend en elle-même, pendant que ses regards se tournent vers la nature qui l'entourne. Elle a parfois des réflexions qui étonnent par leur profondeur, et que ne désavoueraient ni Eugénie de Guérin ni Madame Swetchine.

“ De ma fenêtre, j'ai une admirable vue du fleuve. Vraiment, c'est l'océan. Je ne me lasse pas de le regarder. J'aime la mer. Cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées, car je vous l'avoue j'ai des tristesses, et volontiers je dirais, comme je ne sais plus quelle reine : “ Fi de la vie ! ” Pourtant je n'ai aucun sujet réel de chagrin, mais vous le savez : “ On cesse de s'aimer si personne nous aime.” Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troublée jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi ? Est-ce parce que la mer est une des plus belles œuvres de Dieu ? Ou plutôt n'est-ce pas, comme on l'a dit bien des fois, par quelle est l'image vivante de notre cœur ? Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer ? Qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur ? La mer garde ses richesses et le cœur garde ses trésors. Il ne sait pas dire la parole de la vie ; il ne sait pas dire la parole de l'amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme que ces faibles débris, ces algues légères qu'on aperçoit sur les sables et sur les rochers, mêlés avec un peu d'écume.”

Je voudrais pouvoir citer d'autres passages comme celui-ci qui feraient voir par quel côté Laure Conan se rattache à cette douce et sympathique école des Lakistes, filles comme elle des montagnes, des lacs et des grèves, et dont on retrouve dans plus d'une de ses pages, les tendances idylliques et le spiritualisme affiné. Amante des heures calmes, comme les poètes du foyer, des plaisirs intimes de la famille, et de tout ce qui se dégage de poétique de la flambée de l'âtre, aussi bien que du rayonnement d'un beau soleil parmi les beautés sylvestres et les senteurs germinales, elle les répercute admirablement dans son âme et sous sa plume. Ceci explique pourquoi elle a trouvé un si vif écho dans les imaginations impressionnables comme la sienne, mais qui n'ont pas, aussi bien qu'elle, la faculté de traduire leurs impressions et leurs transports intérieurs.

Avec sa nature d'artiste, elle ne comprend pas la vie sans cette poésie. Il lui faut, comme aux disciples de la Gallée, après les pénibles journées de Génésareth et les nuits sur la barque avec les filets, il lui faut le Carmel et les béatitudes, sur la Montagne et le Thabor. C'est en partie dans ce sens qu'elle a compris et choisi pour épigraphe, ce mot de Lacordaire : *Avez-vous cru que cette vie fut la vie ?*

“ Je sais, dit-elle, que le mot d'exaltation est vite prononcé par certaines gens. Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens, horriblement raide, exécrationnellement étroit, que je ne puis rencontrer sans éprouver le besoin de faire quelque grosse folie. Non que je haïsse le bon sens, ce serait un triste travers. Le vrai bon sens n'exclut aucune grandeur. Régler et rapetisser sont deux choses bien différentes. Quelle est donc, je vous prie, cette prétendue sagesse qui n'admet que le terne et le tiède, et dont la main sèche et froide voudrait éteindre tout ce qui brille, tout ce qui brûle ? ”

Laure Conan est là tout entière, avec son esprit bien balancé qui règle tout et ne rapetisse rien.

Il faut lire la lettre de M. de Montbrun à Maurice Darville pour connaître la haute raison de cette fille des champs, qui a deviné le monde plus qu'elle ne l'a connu, pour comprendre son admirable idée du devoir.

On dit que les femmes raisonnent moins avec leur tête qu'avec leur cœur : s'il en est ainsi de Laure Conan, elle raisonne mieux avec son cœur que bien des hommes avec leur tête.

C'est une nature éminemment poétique, mais non moins éminemment pratique : une merveilleuse harmonie de l'imagination et du bon sens, du sentiment et de la raison. Quand même elle ne dirait pas qu'elle a souffert, son livre nous le révèle. Elle a passé à *travers les ronces* de la vie, et a senti, c'est elle-même qui le dit, *combien le cœur est lourd à porter quand il est vide*. Ce qu'elle sait de la vie, elle l'a appris à l'école de l'épreuve.

Il y a des larmes sur les ailes de ce papillon.

Il y en a aussi dans la destinée d'*Angeline de Montbrun*. C'est une peinture vraie de la vie réelle.

Après une enfance et une jeunesse sans nuage, aimante et aimée, au moment où l'avenir lui ouvrait des perspectives éblouissantes, elle voit tout à coup s'écrouler les grands bonheurs de sa vie, et se creuser devant elle une tombe où s'engouffrent à la fois le plus aimé des siens, et son avenir et sa beauté. Elle y tombe à genoux et ne cherche désormais d'espérance qu'au ciel. Le Val riant est devenu le Val des soupirs.

Malgré les protestations de Maurice Darville, elle n'ose

plus croire à son attachement, et s'isole de lui comme du monde. Elle ne veut plus d'autre confident de sa douleur et de ses déceptions que ce témoin muet à qui l'on peut tout confier, qui retient tout, qui souvent console mieux qu'un ami, un *journal* enfin, quelques feuilles volantes, éphémères comme celles qui tombent de l'arbre, et auxquelles pourtant on s'attache, comme à un être vivant. Son journal devient le seul compagnon de sa vie. Elle y verse toutes ses larmes, ce sang du cœur, comme les appelle je ne sais plus quel auteur. Elles y tombent goutte à goutte, elles s'y condensent, elles s'y cristallisent, elles font revivre les objets aimés, tout ce qui n'est plus. Et de tous ces cris de l'âme, de toutes ces larmes, de tous ces sanglots, elle fait un bouquet de myrrhe qu'elle offre en chrétienne sur l'autel de la résignation. Cette lecture est navrante, mais elle n'est pas énervante : c'est un *Jardin des Olives*, où l'ange est descendu qui console et conforte. Je n'en veux citer qu'une page, une perle de sentiment.

“ Comme on reste enfant ! Depuis hier, je suis folle de regrets, folle de chagrin. Et pourquoi ? Parce que le vent a renversé le frêne sous lequel Maurice avait coutume de s'asseoir avec ses livres. J'aimais cet arbre qui l'avait abrité si souvent

“ Cet endroit de la côte d'où l'on domine la mer lui plaisait infiniment, et le bruit des vagues l'enchantait. Aussi il y passait de longues heures. Il avait enlevé quelques pouces de l'écorce du frêne, et gravé sur le bois, entre nos initiales, ce vers de Dante :

“ Amor ch'a nullo amato amor perdoma.”

“ Amère dérision maintenant ! Et pourtant ces mots gardaient pour moi un parfum du passé. J'aurais donné bien des choses pour conserver cet arbre consacré par son souvenir. La dernière fois que j'en approchai, une grosse araignée filait sa toile sur les caractères que sa main a gravés, et cela

me fit pleurer. Je crus voir l'indifférence hideuse travaillant au voile de l'oubli. J'enlevai la toile, mais qui relèvera maintenant l'arbre tombé, renversé dans toute sa force, dans toute sa sève ?

“ Le cœur se prend à tout, et je ne puis dire ce que j'éprouve en regardant la côte. Je n'aperçois plus ce bel arbre, ce témoin du passé ! . . .

“ Mon Dieu, qu'est devenu le temps où je vous servais dans la joie de mon cœur ? Beaux jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ? Alors le travail et les jeux prenaient toutes mes heures. Alors je n'aimais que Dieu et mon père. C'étaient vraiment les jours heureux ! O paix de l'âme ! O bienheureuse ignorance des troubles du cœur ! Où vous n'êtes plus, le bonheur n'est pas ! ”

La littérature canadienne, si je ne m'abuse, n'a point produit de page plus émue. S'il est vrai de dire, avec Horace :

. . . . “ Si vis me flere, delendum est
“ Primum ipsi tibi,”

la main qui a écrit ces lignes a dû trembler d'émotion pendant qu'elle les traçait sous le souffle de l'inspiration ; car il faut ressentir soi-même ces grands troubles du cœur pour les rendre avec tant de vivacité. On est tenté, malgré soi, de voir à côté du profil d'Angéline de Montbrun la vague silhouette de l'auteur.

Quand on se transporte en esprit dans la silencieuse chambrette où elle a composé cette page, on est frappé du contraste qu'il y a entre la paix de cet intérieur et les orages de sa pensée, entre cette placidité apparente et ces effervescences souterraines. On reconstruit tout un tableau dans son imagination, et on l'encadre dans le paysage environnant. Alors les contrastes deviennent plus saisissants. On voit cette humble et sereine maison des champs, resserrée entre

le fleuve et les montagnes, ouvrant ses croisées d'un côté sur la solitude mouvante des flots, de l'autre sur la solitude non moins agitée des bois. Au dehors, les grands bruits de la nature, les murmures de la forêt, le ressac de la mer, les brises du large apportant les cris stridents des goélands et des mauves ; à l'intérieur les douces voix de la famille, l'activité calme du ménage, les lèvres roses et gazouillantes des enfants, et le chant du grillon, symbole de la *félicité* domestique, qui fait entendre son *cri-cri* sous les pierres du foyer. Et puis, à l'écart, dans le modeste sanctuaire de l'étude, inaccessible à tout bruit, un front penché qui résume toutes ces choses, qui en devient l'âme et s'en fait l'interprète. Voilà à quoi fait songer et à bien d'autres rêves encore, la délicieuse scène du frêne renversé et de la toile d'araignée sur deux initiales. On voudrait fermer là le livre, car on craint pour la suite un désenchantement. On tremble pour l'inexpérience de l'auteur. On cherche quel dénouement elle va inventer qui ne soit pas une déception. C'est le triomphe du livre.

Une matrone romaine, fière comme Tulie, n'aurait pas trouvé cela, car elle n'était pas chrétienne. C'est l'impérissable gloire du christianisme d'avoir fait la femme si grande.

Laure Conan peut être contente de son coup d'essai. Elle a ajouté un nom à notre littérature, le premier nom de femme, et nous avons notre Eugénie de Guérin.

L'ABBÉ H.-R. CASGRAIN.

VICTOR HUGO

Depuis huit jours, Victor Hugo luttait contre la mort. Atteint en pleine vie, le robuste vieillard se débattait sous l'étreinte du mal, comme ces vieux chênes celtiques que la cognée a tant de peine à dompter. Quelles pensées agitaient alors l'esprit du poète ? De quels frissons cette âme était-elle secouée ? Certains physiologistes assurent qu'à l'heure du combat suprême, toutes les pages de la vie, depuis la première jusqu'à la dernière, se déroulent, comme un livre, devant les regards de l'homme qui va mourir. Ce phénomène s'est-il produit chez Victor Hugo ? Le grand-père de Georges et de Jeanne a-t-il revu le jeune chantre du Sacre et le doux éphèbe que l'abbé-duc de Rohan conviait, avec Montalembert et Lamartine, aux " retraites " de la Roche-Guyon ? S'est-il entretenu de ces visions célestes avec les familiers rangés autour de sa couche ? Le public l'ignore et ne le saura probablement jamais.

Les familles catholiques ouvrent toutes grandes les portes des maisons que la Mort va visiter. A la suite du prêtre qui tient dans ses mains le Viatique, de pieux fidèles envahissent la chambre funèbre et viennent demander à Dieu d'adoucir la dernière heure du frère subitement atteint au milieu du sillon. Dans les pays où la foi s'est conservée, le roi lui-même, s'il rencontre le cortège, se détourne de la route et le suit. Aux sanglots des proches se mêlent les prières des amis inconnus. Le moribond fût-il, comme Mgr de Ségur, un de ces conducteurs d'âmes dont la parole était, pour d'innombrables disciples, le verbe même de Dieu, le peuple, non content de prier, vient en foule recueillir le *novissima verba* de l'agonisant et courber la tête sous sa main bénissante.

Tout autre est le rituel radical. A peine le malade est-il

abandonné par les médecins, que la chambre funèbre devient une sorte de géôle ténébreuse. Instantanément, toutes les portes se verrouillent. Les commensaux de la veille sont rigoureusement proscrits ; la force armée est au besoin requise pour écarter la multitude indiscreète. Autour du lit, d'implacables janissaires montent la garde. Une surveillance inquiète et jalouse éloigne les amis les plus chers ; ceux dont le malade s'accommodait le mieux ne réussissent point à désarmer la défiance.

Pourquoi ? D'où vient cette rigueur ? Pourquoi cet étrange appareil de précautions presque obsidionales ? Pourquoi la maison est-elle barricadée comme une forteresse ? Il y a trois ans, Gambetta mourait, incarcéré dans sa villa ainsi que dans une bastille. En dehors des trois ou quatre amis qui le veillèrent, aucun républicain ne recueillit ses suprêmes paroles. Que se passa-t-il entre le captif et ses porte-clefs ? Le maître manifesta-t-il des inquiétudes ou des espérances ? Vit-il clair dans son œuvre ? Subitement illuminé par ces rayons surnaturels qui visitent quelquefois les mourants, maudit-il ses adulateurs ?

Comme s'ils avaient eu peur que Victor Hugo ne laissât échapper un aveu ou un regret qui les condamnât, les chambellans du poète l'ont soumis au même régime. Pas un homme du peuple n'a été admis au chevet du *vates* ; en dehors du cercle familial, pas un coreligionnaire du grand homme n'a pu assister à son agonie. Victor Hugo s'est éteint comme il avait vécu : prisonnier de la secte jacobine qui l'avait asservi.

Phénomène étrange ! d'autres écrivains, moins gratifiés des dons de Dieu, ont incarné leur époque. Voltaire a infligé son nom au XVIIIe siècle. Mais jamais la postérité n'aura l'idée d'appeler notre siècle le siècle de Victor Hugo. Victor Hugo n'est point un initiateur, c'est un Épigone.

Comme l'a si bien dit un jour M. Désiré Nisard : " L'auteur de *Ruy-Blas* a toujours été à la suite d'un mouvement, jamais à la tête." Poète de génie, un des plus grands poètes que l'humanité ait connus, Victor Hugo n'a point exercé l'influence à laquelle sa supériorité intellectuelle lui donnait droit. Il emboîte le pas, il ne précède personne.

L'étudions-nous dès son enfance ? Victor Hugo reçoit une éducation déplorable. Sa mère, dont il fait une " Vendéenne " et une " brigande," est la fille d'un armateur nantais et n'a jamais connu le chemin du Bocage en compagnie de Mme de La Rochejacquelein et de Mme de Bonchamps. Elle ne bougea point de Nantes pendant la guerre civile et quand, au mois de mai 1796, Mlle Sophie Trébuchet épousa le capitaine Hugo, le " témoin de la vie " du poète raconte que nos deux jeunes gens, qui pouvaient faire consacrer leur mariage par un prêtre, se contentèrent de comparaître devant l'écharpe d'un officier municipal. " La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, écrit le confident du poète, et le marié n'y tenait point du tout."

Victor Hugo fut-il même baptisé ? L'érudit auteur de *Victor Hugo avant 1830*, M. Edmond Biré, examine cette question. Il croit que le futur poète reçut l'eau lustrale ; il avoue toutefois que les registres paroissiaux de Besançon, dont un de ses amis a scrupuleusement compulsé les pages, ne contiennent aucune trace de l'acte de baptême de *Marie-Victor Hugo*. Quoi qu'il en soit, la mère de Victor Hugo est une bien singulière mère. A peine l'enfant sait-il lire, qu'elle remet entre ses mains les ouvrages les plus licencieux du XVIII^e siècle, sous prétexte que " les livres n'ont jamais fait de mal." En même temps, le jeune homme est placé sous la direction d'un prêtre apostat, l'abbé Rivière, qui sous la Terreur a épousé sa servante !

Cela n'empêche pas Victor Hugo de nous peindre, dans

l'introduction des *Actes et paroles*, son enfance courbée sous le joug d'une "étroite et obscure éducation de caste et de clergé," et "sa jeune intelligence inoculée de vieilles superstitions". En travestissant aussi audacieusement les faits, en transformant sa mère, cette digne mère qui faisait épeler son fils dans la *Religieuse* de Diderot, en une royaliste imbue de "préjugés religieux" et le renégat La Rivière en un clérical fanatique, Victor Hugo voulait justifier auprès des jacobins de 1875 son adolescence monarchique et catholique. Mais quand il altérait de la sorte l'histoire, il oubliait que "le témoin de sa vie" avait, dix ans auparavant, dans d'ineffaçables pages, démasqué d'avance les inventions du poète. Non, l'enfance de M. Victor Hugo ne fut point "religieuse": élevé par une mère voltairienne, Victor Hugo dut fouler aux pieds les principes qu'il avait reçus pour embrasser, jeune homme, la cause catholique. Telle est la vérité.

Mais pourquoi Victor Hugo divorça-t-il de si bonne heure avec les opinions paternelles? C'est qu'alors Chateaubriand et Lamennais vengeaient la Bible des sarcasmes de Voltaire, et qu'à la voix de ces deux maîtres, la société française remplissait les vieux temples. Toujours disciple, jamais initiateur, Victor Hugo suit le courant. Plus tard, ce courant dévie et Victor Hugo fait de même. Il continue de se traîner à la remorque des hérauts du jour et souffle dans leurs trompettes. Sa pensée n'est qu'un écho; tour à tour royaliste, bonapartiste, orléaniste, membre du comité de la rue de Poitiers, républicain modéré, républicain radical, il se laisse docilement entraîner dans le sillage populaire. Victor Hugo ne se montre embarrassé qu'un seul jour, le 18 mars. Devait-il aller à Paris? devait-il rester à Versailles? Si la Commune lui avait semblé viable, il n'aurait peut-être pas refusé de l'acclamer. Mais les plus perspicaces partisans de l'insurrection entrevoyaient dès cette époque sa fin prochaine et sanglante. M. Victor Hugo croit devoir alors s'inspirer de l'exemple des "hommes politiques" de son parti. Non

moins avisé que MM. Gambetta, Ranc, Lockroy, Floquet, etc., il quitte l'Assemblée nationale et file prestement vers l'étranger. A mesure qu'il avance dans la vie, la préoccupation de suivre la foule radicale est-elle chez Victor Hugo que l'ex-ami du duc de Rohan se montre dans ses dernières poésies un déiste parfois hésitant. Après avoir résumé dans une pièce, les *Quatre vents de l'esprit*, les objections de l'athée contre l'existence d'un Etre supérieur et bon, le poète tourne subitement court et fini par un : qui sait ?

Est-ce à cause de ces tergiversations et de ces faiblesses que le poète n'a pas obtenu l'hégémonie morale à laquelle il aurait pu aspirer. De quel magistère jouit-il ? C'est un roi,— mais un roi *in partibus*. Chateaubriand a subjugué, enivré plusieurs générations. C'est à lui qu'appartient la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire et commencé la restauration morale du XIXe siècle. Lamartine s'est emparé des âmes rêveuses et tendres. Musset a dit les désenchantements des esprits désespérés. Quelle école définitive Victor Hugo a-t-il fondée ? Le romantisme dont il était le chef est mort, et le réalisme gouverne en despote. Le siècle tourne plus que jamais le dos à la poésie des *Feuilles d'automne*, de la *Légende des Siècles* et d'*Hernani*. Aux héros de Victor Hugo ont succédé les héros de M. Zola. Peut-être les maîtres du naturalisme consentiront-ils à répandre quelques pleurs sur la tombe du poète ; mais entre eux ils le bafouent. C'est à Victor Hugo surtout qu'on pourrait appliquer les deux vers que le poète des *Chatiments* adresse à Napoléon :

Te voilà dans leurs rangs ; on t'a, l'on te harnache,
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux ganache !

Et les républicains honorent-ils plus sincèrement leur captif ? Victor Hugo a encensé la démocratie, et la démocratie a fait fumer de nombreuses pastilles du sérail devant le

buste de son adorateur ; mais combien de fois n'avons-nous pas entendu les jacobins traiter de "sénilités" les vers où le *vates*, tout en conspuant l'Eglise, gardait encore quelque respect pour Dieu. Il importait peu à nos adversaires que le prêtre, que l'évêque, que le Pape fût vilipendé, outragé, couvert de boue. Ces invectives ne compensaient pas, à leurs yeux, le culte attardé de Victor Hugo pour "l'Etre suprême". Ce n'est point à "Mastaï", ce n'est point à "Séjour" que le poète aurait dû dire *Raca*, mais à Dieu lui-même. Le jacobinisme ne pardonnera jamais à Victor Hugo une telle faiblesse, et quand les flammes de Bengale de l'apothéose seront éteintes, bien clair semés seront les radicaux qui fléchiront encore le genou devant l'idole. Comment les athées entre les bras duquel le poète est mort pourraient-ils en effet oublier les magnifiques vers des *Contemplations*, où Victor Hugo stigmatisait d'avance ceux qui suivront dans quelques jours son cercueil :

Ils le portent aux vers, au néant, à Peut-Etre.
 Car la plupart d'entre eux n'ont point vu le jour naître,
 Sceptiques et bornés ?

.....

Ils ont beau feuilleter page à page le livre
 Ils ne comprennent pas ;
 Ils vivent en hochant la tête, et dans le vide
 L'écheveau ténébreux que le doute dévide
 Se mêle sous leurs pas.

Pour eux l'âme naufrage avec le corps qui sombre,
 Leur rêve a les yeux creux et regarde de l'ombre,
 Rien est le mot du sort.
 Et chacun d'eux riant de la voûte étoilée
 Porte en son cœur au lieu de l'espérance ailée,
 Une tête de mort.

Quand l'astre et le roseau leur disent : " Il faut croire ! "

Ils disent au jonc vert, à l'astre en sa nuit noire :

" Vous êtes insensés ! "

Quand l'arbre leur murmure à l'oreille : " Il existe ; "

Ces fous répondent : " Non ! " et si le chêne insiste.

Ils lui disent : " Assez ! "

Pauvre grand poète ! Voilà pourtant les hommes qui s'apprêtent à célébrer tes funérailles. Tu n'as pas voulu les chants de l'Eglise ; tu auras derrière ton char un chœur de négations et de blasphèmes.

OSCAR HAVARD.

LA MORT DE VICTOR HUGO

Paris, 23 mai.

DANS LA CHAMBRE MORFUAIRE

Toute la nuit du 21 au 22, qui a précédé la mort de Victor Hugo n'a été qu'une longue torture pour tous ceux qui chérissaient le poète et qui entouraient son lit d'agonie.

Dès six heures du matin hier, on s'attendait de minute en minute au sinistre dénouement. Les crises s'étaient succédées de quart d'heure en quart d'heure avec une violence telle que le malade, sans force, respirant à peine, semblait prêt à rendre l'âme. Il conservait néanmoins toute sa connaissance. A ce moment, il se tourna vers sa petite-fille, Jeanne Hugo ; la pauvre enfant sanglotait à son chevet :

—Adieu, Jeanne, murmura-t-il, adieu !

Puis il regarda son petit-fils et lui serra la main.

Mme Lockroy s'approcha du lit.

—Difficulté de respirer, dit avec effort Victor Hugo.

—Mais non, père, répondit Mme Lockroy en maîtrisant ses larmes ; mais non, vous n'allez pas plus mal.

Le vieillard fit, de la tête, un geste négatif ; puis ses yeux se fermèrent.

“ Nous étions tous là, raconte un témoin oculaire, Lockroy, Mme Lockroy, le docteur Allix, réunis autour de son lit, guettant à chaque seconde un éclair de vie, un mot,

un signe, espérant toujours malgré notre désespoir. Dans la soirée, on avait obligé Georges à quitter le chevet de son grand-père, mais il revint bientôt dans la chambre, ne pouvant prendre le repos dont il avait grand besoin cependant, le pauvre enfant.

“ Quelle lutte contre la mort ! Victor Hugo se défendait contre elle, il résistait avec la force d'un homme dans toute la plénitude de la jeunesse. Quelle horrible spectacle ! Dans un moment de répit, il embrassa Georges, puis vers sept heures nous l'entendîmes prononcer très distinctement ce mot : “ *Séparation.* ”

“ Vers huit heures et demie, les docteurs Vulpian et Germain Sée entrèrent. A ce moment, Victor Hugo ne respirait plus que par saccades, avec de vives et profondes inspirations cessant brusquement par intervalles. Vingt fois nous avons cru que tout était fini. Mais le pouls battait encore, devenant de plus en plus faible, la respiration moins bruyante, la figure restait contractée.

“ De nouveaux amis arrivèrent ; tous restèrent dans la chambre, attendant tristement l'affreux dénouement.

“ Victor Hugo soulève la tête puis retombe sur le lit : il était 1 h. 27. Un de nous s'approche du cartel Louis XVI placé sur la cheminée et l'arrête. A ce moment nous étions presque tous dans la chambre, M. et Mme Lockroy, Georges et Jeanne, Meurice et Vacquerie, Léopold Hogo, M. et Mme Ménard-Dorian, le Dr. Allix, Armand Gouzien, Richard Lesclide.”

Georges et Jeanne, hagards, les yeux brûlés par les larmes, accrochés aux draps du lit, ne pouvaient croire que c'était fini, qu'il ne les verrait plus, qu'il ne les embrasserait plus celui qui avait poussé si loin l'art d'être grand-père.

Il y eut à ce moment un tel effarement dans la maison, que M. Victorien Sardou, en arrivant, ne trouva pas même un domestique et monta jusqu'au premier. Là, il comprit aux sanglots de tous que c'était fini. Georges Hugo s'avancait au-devant de lui. M. Sardou, en pleurant, se jeta dans les bras du jeune homme.

Ce fut Victorien Sardou, qui, en sortant, annonça la douloureuse nouvelle à la foule, qui devenait d'heure en heure plus nombreuse. Ouvrant la porte de la maison, les larmes aux yeux, les bras étendus, il s'écria : " C'est fini ! c'est fini ! "

Il y eut un frémissement, quoique chacun s'y attendit, et toutes les têtes se découvrirent. A ce moment, dit un journal du soir, deux Carmes passaient devant la maison, et l'un d'eux, en se signant, a prononcé ces seules paroles : " Dieu ait son âme. "

Aussitôt on ferma toutes les persiennes de la maison, on installa deux tables au dehors, avec des registres pour les signatures, et bientôt tout Paris commença à défiler devant la funèbre demeure. A minuit on continuait encore à signer sur les deux livres placés à la porte. Beaucoup de femmes pleuraient ; certaines avaient amené leurs enfants et les haussaient jusqu'à la table pour qu'eux aussi pussent mettre au moins une croix sur le registre.

Dès que Victor Hugo fut mort, les amis de Mme Lockroy qui se trouvaient dans la maison descendirent au jardin ; Mme Ménard-Dorian voulut que toutes les fleurs du jardin fussent cueillies ; l'on en fit de gros bouquets qu'on déposa sur le lit. La figure du poète avait repris toute son harmonie, il semblait dormir du sommeil le plus calme, étendu sur le dos, les yeux fermés. Il portait une chemise de ville ; ses deux mains étaient au-dessus du drap. Derrière la tête, un énorme bouquet de pensées.

Voici la conclusion de l'article publié par M. Vacquerie dans le *Rappel* ; après avoir raconté la mort de son illustre ami, récit qui corrobore celui qu'on vient de lire, M. Vacquerie s'exprime ainsi :

“ Victor Hugo était mort.

“ Il était mort dans la maison devant laquelle, il y a quatre ans, six cent mille personnes étaient venues le saluer, debout à sa fenêtre, nu-tête malgré l'hiver, portant ses soixante-dix-neuf ans comme les chênes portent leurs branches. Une foule égale va venir l'y chercher ; mais elle ne l'y trouvera plus debout.

“ Il est couché, immobile, pâle comme le marbre, la figure profondément sereine. On se dit qu'il est immortel, qu'il est plus vivant que les vivants, et l'on en a la preuve dans ce cri de douloureuse admiration qui retentit d'un bout du monde à l'autre ; on se dit que c'est beau d'être pleuré par un peuple, et pas par un seul ; mais n'importe, le voir là géant, pour ceux dont la vie a été pendant cinquante ans mêlée à la sienne, c'est bien triste.”

LES MANIFESTATIONS OFFICIELLES.

Le président Grévy a été prévenu de la mort de Victor Hugo par une lettre de M. Lockroy, à laquelle il a répondu par la lettre que voici :

PRÉSIDENTENCE DE LA RÉPUBLIQUE

Paris, 23 mai.

Mon cher monsieur Lockroy,

Je vous prie, ainsi que Mme Lockroy et tous les membres de la famille de Victor Hugo, d'agréer l'expression de ma vive sympathie.

Si quelque chose peut adoucir votre douleur, c'est l'unanimité des regrets de la France et du monde civilisé, c'est l'immortalité du génie qui ne cessera de planer sur ceux qui lui appartiennent.

Croyez, je vous prie, mon cher monsieur Lockroy, à tous mes sentiments d'affectueux dévouement.

Signé : JULES GRÉVY.

Le sénat seul siégeait hier, et dès le début de la séance, M. Le Royer, en proie à la plus vive émotion, a prononcé les paroles suivantes :

“ Messieurs les sénateurs,

“ Victor Hugo est mort ! Celui qui, depuis plus de soixante années, provoquait l'admiration du monde et était l'honneur de la France vient d'entrer dans l'immortalité. Je ne vous retracerai pas sa vie : elle est connue. Sa gloire n'appartient à aucun parti, à aucune opinion ; elle est l'apanage, l'héritage de tous. Je n'ai donc qu'à constater la profonde, douloureuse émotion de tous, et l'unanimité des regrets. Je propose au sénat, en signe de deuil, de lever sa séance.”

A son tour, M. Henri Brisson, président du conseil, a pris la parole :

“ Messieurs, a-t-il dit, le gouvernement s'associe aux nobles paroles que vient de prononcer M. le président du sénat. Comme il l'a dit, c'est la France entière qui est en deuil ; aussi dès demain, le gouvernement aura l'honneur de vous présenter un projet de loi pour faire à Victor Hugo des funérailles nationales.”

Au conseil municipal de Paris, au début de la séance d'hier, M. Michelin, le nouveau président, a annoncé au con-

seil la nouvelle de la mort de Victor Hugo, et il a proposé de lever la séance en signe de deuil.

M. Monteil demande que toute l'avenue d'Eylau prenne le nom d'avenue Victor Hugo. Adopté.

—La veille de la mort de Victor Hugo, la veuve de son fils Charles, qui est aujourd'hui Mme Lockroy, a reçu la lettre suivante de Mgr Guibert, archevêque de Paris :

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Paris, le 21 mai 1885.

Madame,

Je prends la plus vive part aux souffrances de M. Victor Hugo et aux alarmes de sa famille. J'ai bien prié au saint sacrifice de la messe pour l'illustre malade. S'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, quoique je sois moi-même encore faible, et en convalescence d'une maladie qui ressemble beaucoup à la sienne, je me ferais un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves.

Veillez bien agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

J. HIPP. cardinal GUIBERT,
archevêque de Paris.

M. Edouard Lockroy a répondu :

Paris, le 21 mai 1885.

Monsieur l'archevêque de Paris,

Mme Lockroy, qui ne peut quitter le chevet de son beau-père, me prie de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer d'une manière si éloquente et si bienveillante à la fois.

Quant à M. Victor Hugo, il a déclaré ces jours-ci encore qu'il

ne voulait être assisté pendant sa maladie par aucun prêtre d'aucun culte. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne respections pas sa volonté.

Veillez bien agréer, je vous prie, monsieur l'archevêque de Paris, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

EDOUARD LOCKROY,
député de Paris.

L'ITALIE ET VICTOR HUGO.

Les dépêches de Rome annoncent qu'hier, à la chambre italienne, M. Crispi a exprimé les regrets qu'il éprouve de la mort de Victor Hugo, laquelle est un deuil non seulement pour la France, mais encore pour le monde civilisé. Le chef de la gauche a demandé que le président de la chambre veuille bien associer la nation italienne au deuil de la France.

Le président de la chambre dit que le génie de Victor Hugo n'illustre pas seulement la France mais honore aussi l'humanité. La douleur de la France est commune à toutes les nations. Ce ne sera pas le dernier titre de gloire de Victor Hugo d'avoir été toujours le défenseur de la liberté et de l'indépendance des peuples. L'Italie n'oubliera pas non plus que dans ses jours de malheurs, elle eût toujours en Victor Hugo un ami bienveillant et un chaud défenseur de la sainteté de ses droits. L'Italie reconnaissante déplore la perte de Victor Hugo et s'associe au deuil de la nation française.

M. Mancini, ministre des affaires étrangères, dit que le gouvernement italien s'associe aux déclarations du président de la chambre et espère que ces sentiments seront accueillis par les Français comme un témoignage d'affection.

LA FAMILLE DE VICTOR HUGO.

Victor Hugo s'était marié en 1823 avec Mlle Foucher ; elle est morte à Bruxelles en 1868. Ils eurent quatre enfants : deux fils et deux filles.

Léopoldine périt dans la Seine en 1845, avec son mari M. Charles Vacquerie.

Adèle est depuis longtemps dans une maison de santé.

L'aîné des fils, Charles, est mort subitement à Bordeaux, en mars 1871, à l'âge de quarante-quatre ans, laissant deux enfants, Jeanne et Georges. Sa veuve a épousé M. Ed. Lockroy.

Le fils cadet, François, le traducteur de Shakespeare, succomba à une douloureuse maladie en décembre 1873. Il est mort célibataire. Il avait été fiancé à Guernesey à Mlle Emily de Putron, qui mourut quelques jours avant la date fixée pour le mariage.

Depuis onze ans, le poète n'avait donc plus que ses deux petits-enfants.

Ses deux frères sont morts bien avant lui ; Abel, l'aîné, en 1855, laissant un fils, M. Léopold Hugo ; le second, Eugène, en 1833, à Charenton.

Leur père, le général Hugo, mort en 1828, était fils d'un menuisier de Nancy ; il s'était engagé en 1788 et avait épousé, dit Victor Hugo, une vendéenne, Mlle Trébuchet. Elle mourut en 1821.

Nous lisons dans le *Figaro* :

“ Quand il est question des enfants du poète, on parle tou-

jours de ceux qui sont morts. On oublie sa dernière fille, la seule survivante, Mlle Adèle Hugo. La malheureuse, hélas ! ne saura jamais que son père est mort. Elle a perdu la raison !

“ Depuis 1872, elle est à Saint-Mandé dans la grande maison de santé de Mme Rivet. Elle a aujourd'hui cinquante-trois ans. Souvent son père, qui se plaisait à monter le matin en omnibus, allait la voir. Malgré sa folie, elle n'a jamais manqué de le reconnaître. Elle s'asseyait sur ses genoux et le suppliait de l'emmener, mais avec toutes ses compagnes !

“ Mme Rivet a cru devoir cacher à la pauvre fille la maladie de son père. A moins d'ordre exprès qu'on ne lui donnera certainement pas, elle lui laissera toujours croire que son père est vivant.

“ Quand Mlle Hugo demandera pourquoi elle ne le voit plus, Mme Rivet répondra : “ Il est encore venu hier. Il est tellement occupé qu'il ne peut faire le même voyage tous les jours.”—Et l'infortunée a la raison tellement altérée qu'elle croira tout ce qu'on lui dira !”

LE TESTAMENT DE VICTOR HUGO.

La fortune du grand poète est considérable. Elle date surtout de son exil pendant l'empire et de la publication des *Misérables* ; on lui a entendu dire, à Guernesey : “ l'empire a fait ma fortune.”

Son héritage va se partager entre sa fille : Adèle Hugo et ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne.

Victor a déposé, en 1875, un testament dit *mystique*, chez M Gueydon, qui a pour successeur, aujourd'hui, M Gatine, rue de l'Echelle.

Une clause du testament réserve la publication des œuvres de Victor Hugo ; cette clause porte que les œuvres théâtrales seront confiées à M. Paul Meurice et les autres à M. Vacquerie. C'est M. Paul Meurice qui sera chargé de collectionner les manuscrits renfermés dans un pavillon (dit *la Tour du Nord*), de Hauteville-House, à Guernesey.

La fortune de Victor Hugo s'élève à cinq millions six cent mille francs, savoir : Quatre millions en consolidés anglais et titres de la rente française, déposés à la maison Rothschild ; quatre-vingt mille francs de rente, représentée par des actions de la Banque nationale de Belgique.

Sur l'argent de la succession, une somme de un million sera consacrée à la fondation d'une œuvre charitable, l'*Asile Victor Hugo*, destiné à recueillir les enfants abandonnés.

Les actions du *Rappel* sont, en grande partie, la propriété des enfants de Charles Hugo, dont la tutelle appartenait au poète ; cette tutelle passant aujourd'hui entre les mains de M. Lockroy, ce dernier va avoir la jouissance de la plus grande partie des actions du *Rappel*.

Une somme annuelle de douze mille francs sera consacrée à l'entretien de l'orphelinat de Guernesey. Des legs sont faits à M. Léopold Hugo, neveu du défunt ; à la société des auteurs dramatiques, à la société des gens de lettres. Le poète laisse cent mille francs aux pauvres de Paris et vingt-cinq mille francs à la compagnie des omnibus, pour gratifications annuelles aux cochers et aux conducteurs de la ligne Passy-Bourse.

L'habitation de Guernesey est attribuée à la petite Jeanne Hugo.

Victor Hugo déclare enfin que sa dépouille mortelle appar-

tient à sa patrie, et qu'il n'a pas le droit d'en disposer. D'ailleurs, dans ses causeries, il' avait souvent blâmé M. Gambetta père à cause de l'insistance qu'avait mise ce dernier à réclamer, " sans tenir compte des vœux du pays," le cadavre de son fils.

LA PAVANE.

Le 10 mai, il y avait grande soirée chez M. et Mme Ménard-Dorian, au deuxième étage de la maison No. 53, rue de Naples.

Georges et Jeanne Hugo, les enfants de M. Paul Meurice, ceux de M. Ménard-Dorian avaient appris le menuet qu'ils dansèrent, paraît-il, de la façon la plus charmante.

Victor Hugo, enthousiasmé, s'écria :

—Oh ! c'est adorable, mais cela demande un pendant. Il faudra que, la prochaine fois, ils dansent la pavane.

Et, dès le lendemain, les enfants se mirent à apprendre ce pas.

M. et Mme Dorian lancèrent des invitations pour une nouvelle soirée qui devaient avoir lieu demain. Hugo eût vu se réaliser son désir.

Hélas ! Mme Dorian a dû envoyer à ses invités la carte suivante :

M. et Mme Ménard-Dorian, retenus auprès de la famille de Victor Hugo, auront le regret de ne pas recevoir le 24 mai.

Il est probable que jamais maintenant Georges et Jeanne ne danseront plus la pavane.

Victor Hugo était cruellement défendu par son entourage

contre les visités de la miséricorde divine. Il était gardé, bien gardé. Les sectaires “ sans-Dieu ” le savaient ; ils le disaient avec une assurance triomphante, en même temps qu’avec la grossièreté qu’ils trouvent toujours quand la religion est en cause. M. Camille Pelletan, par exemple, écrivait dans la *Justice* :

“ On peut être rassuré, Victor Hugo est *bien protégé*, sur son lit de souffrance, contre cette monstrueuse profanation catholique qui s’exerce sur les malades vaincus par la nature pour déshonorer leur œuvre et qui cherche à mutiler plus que le corps, la pensée et la gloire.”

Aujourd’hui encore on peut lire dans le *Voltaire* :

“ Le chevet de Victor Hugo était heureusement bien gardé—mieux gardé que celui de Littré—et les voleurs de conscience en ont été pour leur courte honte.”

Hélas ! Dieu veuille que l’âme si bien “ protégée ” n’en soit pas pour sa honte éternelle ! Ils sont arrivés à leurs fins et Victor Hugo est mort sans prêtre. Le malheureux poète avait écrit, il y a deux ans, dans son testament ; “ Je refuse l’oraison de toutes les Eglises ; je demande une prière à tous les âmes.—Je crois en Dieu.” Je crois en Dieu ! Il a toujours fidèlement répété cette bonne parole, et il nous est permis de nous souvenir que si le Dieu en qui il croyait est le Dieu vivant entre les mains duquel il est horrible de tomber, c’est aussi le Dieu des infinies miséricordes. Nous nous en souviendrons pour prier.

Quant à la prière que le défunt demande à toutes les âmes, ce n’est pas du parti qu’il a servi en reniant les croyances de sa jeunesse, ce n’est pas des sectaires de tout degré et de toutes nuances qui surveillaient son lit de mort, qui encadrent de noir leurs journaux et qui vont entourer son cercueil du

fracas des manifestations, que la prière lui viendra. Ceux qui prieront pour lui, ce sont les hommes qu'il a traités en ennemis, qu'il a injuriés et calomniés : ce sont les chrétiens. Le *Soir* raconte qu'au moment où la mort du grand poète était connue, deux Carmes passaient devant la maison et l'un d'eux en se signant, a prononcé ces seules paroles : " Dieu ait son âme ! " Voilà le vœu qui se traduira en prières sur toutes les lèvres chrétiennes, non seulement en France, mais dans le monde entier. La notoriété immense du poète lui rendra au moins ce dernier et précieux service.

A. AIGUEPERSE.

UN SOUVENIR DE JEUNESSE

C'était au mois de mars ou d'avril 1848. La France venait de faire une révolution de plus ; aussi tout le monde était-il dans la joie ou dans la gêne. Je me trouvais sinon parmi les plus joyeux, du moins parmi les plus gênés. Le gouvernement nouveau, qui, la veille, était l'opposition, se voyait tout-à-coup, et au moment où il s'y attendait le moins, dans la nécessité de faire lui-même ce qu'il avait, si souvent et si vertement, reproché au gouvernement déchu de ne pas faire. Le hasard voulait que les moyens que l'opposition avait trouvés pour le bonheur, la fortune et la tranquillité de la France, et qu'elle avait mis généreusement tous les jours, pendant des années, au service des gouvernants ses adversaires, le hasard voulait que ces moyens, tout en étant excellents, ne donnassent pas tout de suite les résultats qu'elle avait garanti devoir être immédiats. Il en est un peu des révolutionnaires comme des arroseurs des voies publiques : tant qu'il y a du soleil, ils peuvent faire de la boue, mais une fois qu'ils ont fait de la boue, il ne peuvent pas faire du soleil. Cependant les Français, qui sont toujours très vite du parti triomphant, ne montraient pas d'impatience ; chacun faisait vraiment de son mieux pour le bien commun. Le mois de mai qui, selon toutes probabilités et malgré les grands changements survenus, allait arriver, comme les années précédentes, après le mois d'avril, n'offrait encore d'autre image à la pensée que le retour des feuilles, célébré par la chanson, que la réapparition du printemps, du ciel bleu et cette vague espérance qui fait croire à tous les malades, y compris ceux de la politique, les beaux jours revenant, les bons jours reviendront. Il s'annonçait donc sans rien trahir du pompier devenu légendaire qui devait sortir de ses flancs comme Pallas du front de Jupiter, casque en tête et sonnant déjà l'appel aux armes des journées de juin. On se contentait

comme pour accorder les violons, de faire des manifestations, de coller des affiches, de battre le rappel le matin, le soir, la nuit, de planter des arbres de la liberté, de danser autour en chantant le *Chœur des Girondins*, pendant que le curé du quartier bénissait le tout. Malgré cela, les malins pressentaient la sédition sous cette turbulence aux allures joviales, mais déjà tracassières. Bref, à quelques-uns de ces symptômes que Broussais appelait les cris de douleur des organes souffrants, on pouvait reconnaître un de ces états politiques bâtards, sans atmosphère respirable et sans base solide, qui ne sont qu'un acheminement à une situation meilleure, en vertu de cet axiome d'Aristote, " On ne trouve pas le bonheur de la société humaine dans le changement et le bouleversement des choses établies, mais dans la conviction que la sûreté des Etats dépend du bonheur des citoyens, bonheur reposant sur une juste subordination. La liberté sans ordre est une licence qui attire le despotisme, l'ordre sans liberté est un esclavage qui se perd dans l'anarchie." C'était encore Aristote qui disait : " L'égalité n'existe pas dans la nature, pas plus entre les facultés de la même âme et les membres du même corps qu'entre les espèces et les individualités différentes. La seule égalité qui soit incontestable, c'est celle de la liberté morale. Les hommes naissent inégaux, mais la société les ramène à une sorte d'égalité par l'addition des forces de tous à chacun. Cette égalité politique ou artificielle est l'équilibre résultant de l'association civile." Cet Aristote avait beau vivre deux mille trois cents ans avant la révolution de février, il avait du bon, et l'on s'explique que son élève Alexandre se soit fait une situation dans le monde.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tout ce que nous pourrions dire, les autres et moi, n'empêchera pas que ce qui fût à cette époque ne fût, et que ça ne doive être toujours la même chose, dans les mêmes occurrences. Il s'agit ici d'un petit fait tout personnel contenant une petite observation

psychologique qui n'avait pas besoin d'une révolution pour se produire, mais qui a reçu une couleur particulière des événements dont nous venons de parler.

Le commerce et les affaires ne marchaient pas, bien entendu. Quant aux arts et à la littérature, il n'en était même pas question. Les journaux nouveaux pullulaient, mais ayant à peine de quoi vivre quelques jours, quelques semaines au plus, ils ne traitaient que de politique. Les éditeurs, s'ils achetaient encore des romans, profitaient des circonstances, d'abord pour les acheter fort au-dessous des prix antérieurs, bien que ces prix n'eussent jamais été bien gros, ensuite pour les payer en billets à trois, quatre, et quelquefois six mois. C'était à prendre ou à laisser ; on prenait. Il fallait ensuite se mettre en quête d'un escompteur. Il y avait un chapelier, rue du Mail, et un personnage sans profession, rue Neuve-des-Petits-Champs, au fond d'une cour, au troisième étage, en haut d'un escalier étroit, obscur, humide et sale, qui prenait ces papiers de librairie à dix et douze pour cent. On soupçonnait ce dernier d'être l'homme de certains libraires qui rentraient ainsi immédiatement dans leurs billets avec le bénéfice de l'escompte. Bref, les hommes de lettres ne vivaient pas grassement, et il faut reconnaître que le gouvernement d'alors, bien que Lamartine fût à sa tête, ne faisait rien pour les y aider. Je ne vois, à ce moment, d'autre intervention de la République dans les lettres que la révocation de Musset, comme bibliothécaire du Ministère de l'Intérieur. L'infâme gouvernement de 1830 avait donné cette place à ce poète sans fortune et sans ambition, pour qu'il pût chanter librement et ne chanter que ce qu'il voulait. Le 8 mai 1848, il recevait une lettre ainsi conçue. "Citoyen" (ne trouvez-vous pas comme moi que cette dénomination de citoyen appliquée à l'auteur de *Rolla* et des *Nuits*, est d'un agrément particulier ? Le citoyen de Musset ! Quelle formule simple et nette et comme le temps l'a consacrée ! Le jour où l'on élèvera une statue à de Musset ! jour prochain, je l'espère, il

suffira de graver sur le piédestal : " Au citoyen de Musset." Cela dira tout.) " Citoyen," disait cette lettre officielle, " j'ai le regret de vous annoncer que, par un arrêté du 5 mai courant, le ministre vous a admis à faire valoir vos droits à la retraite."

Salut et fraternité.

Le Secrétaire-général : CARTERET.

Quelle délicatesse subtile dans les termes de cette lettre ! *Admis à la retraite*, au lieu de *destitué*. De Musset avait trente-huit ans. Pour faire valoir ses droits à la retraite, il eut fallu que la place lui eût été donnée, comme il l'a écrit lui-même, quand il apprenait à lire. Salut et fraternité. *Salut* est un peu sec et cavalier, mais que *fraternité* fait bien la ! Comme le mot est à sa vraie place, dans une lettre qui réduisait un homme de génie à la pauvreté. Il est vrai que cet homme de génie avait été l'ami du duc d'Orléans, et qu'il était resté fidèle à cette amitié. La fidélité aux vaincus étant un objet de luxe, surtout à l'avènement d'un gouvernement nouveau, c'est bien le moins que ceux qui affichent ce le paient. C'est l'impôt progressif sur l'honneur ; ça ne doit pas produire grand chose aux contributions, mais c'est toujours ça. Bref, grands et petits, nous n'étions pas riches. Certains grands, comme Lamartine, Hugo, Sand, faisaient de la politique ; les petits faisaient comme ils pouvaient. Moi, qui étais dans les plus petits, j'étais parvenu à faire acheter par un éditeur, un roman en deux volumes, assez mauvais, mais que je croyais bon. Il me l'avait payé en un effet à six mois de deux cent cinquante francs, contre lequel l'homme de la rue Neuve-des-Petits-Champs, m'avait remis, tout net, un de ces nouveaux billets jaunes, de deux cents francs, disparus aujourd'hui, que la Banque venait d'émettre avec les billets bleus de cent francs, pour faciliter les transactions du commerce, et suppléer au numéraire devenu timide comme une jeune fille d'autrefois. Quand je pensais

qu'il me faudrait changer ce billet de deux cents francs, j'étais nâvré, car je ne voyais pas très bien par quel procédé je m'en procurerais ensuite un pareil. Je retardais ce moment fatal et je le retardais si bien que j'en étais arrivé à n'avoir pas un sou, ce qui s'appelle pas un sou, en dehors de ce billet que j'avais laissé voir quelquefois avec une certaine malice orgueilleuse, quand j'ouvrais mon portefeuille devant les étrangers venus à Paris pour se donner le spectacle de notre misère. J'habitais, rue Neuve-des-Mathurins, un petit appartement où il n'y avait pas de tapis, cela va sans dire, et dont la concierge faisait le ménage. Mais cette femme ne pouvait pas tout faire et j'avais un frotteur, moyennant sept francs par mois. Ce frotteur me faisait aussi quelques courses que je lui payais naturellement en dehors. Il avait là une assez belle position, bien préférable à celle des littérateurs et des poètes et sur laquelle le citoyen Ledru-Rollin, Ministre de l'intérieur, illustré par ses commissaires provinciaux, l'impôt des quarante-cinq centimes et l'établissement du suffrage universel, ne pouvait exercer sa fraternité comme il venait de le faire sur la place de Musset. Par économie, je ne faisais plus faire de courses, je les faisais moi-même, mais, son mois étant échu, Victor, c'était le nom de mon frotteur, vint me réclamer sept francs. Il n'y avait pas à dire, il fallait changer le fameux billet. Quelle séparation ! Je le tirai de mon portefeuille, et je le donnai à Victor en lui disant " Allez changer et rapportez-moi la monnaie tout de suite ; je n'ai pas d'autre argent ici." Cet homme avait jeté sur mon billet un regard d'admiration. Il le plia avec soin, le mit dans sa poche et partit.

Une demi-heure, une heure, deux heures s'écoulèrent, Victor ne revenait pas. On trouvait difficilement la monnaie des billets de banque ; les boutiquiers à qui l'on pouvait la demander aimaient mieux garder leurs espèces sonnantes, quand ils en avaient. Il y en avait même qui, lorsqu'on leur devait qu'une petite somme, préféraient qu'on ne leur payât

pas encore, plutôt que de se démunir de leur métal. On pouvait vivre de la sorte assez longtemps à crédit avec un billet de mille francs qui inspirait de la confiance en son propriétaire, et contre lequel les fournisseurs ne voulaient pas troquer leur bon argent. Voyant ce retard, je supposai d'abord que Victor n'avait pas trouvé de monnaie dans le quartier, et qu'il s'était mis en quête d'un changeur, puis qu'il n'avait pas voulu payer à ce changeur le prix assez fort que ces messieurs prélevaient pour le change, et qu'il était allé jusqu'à la banque. Je dois dire, à ma louange, que je commençai par supposer tout ce qui pouvait être à sa décharge avant d'en arriver à soupçonner cet homme qui m'avait toujours paru fort honnête. Cependant le temps se passait, la nuit venait, et lui ne revenait pas. Alors je commençai à m'accuser, moi, d'une confiance trop grande dans un individu qu'après tout, je ne connaissais guère. Le regard d'admiration que Victor avait jeté sur mon billet se transforma bientôt à mes yeux en un regard de convoitise. Si les temps étaient tels que ce billet de deux cents francs me représentât toutes mes ressources présentes, que ne devait-il pas représenter à ce malheureux frotteur ? Plus de trois heures s'étaient écoulées. Il ne fallait pas trois heures pour aller à la banque et en revenir. Je descendis chez la concierge, pour me renseigner un peu. Je demandai si elle savait où était Victor.

Ce n'était pas bien compromettant, mais, quelques raisons que j'eusse de le croire coupable, d'être convaincu qu'il l'était, j'hésitais encore naturellement à faire part de mes suppositions et à raconter l'incident.

“ Monsieur a besoin de lui ? ” me dit la concierge, qui me traitait avec plus de respect que le Secrétaire-général de l'intérieur ne traitait de Musset. Il est vrai que je lui donnais quelquefois des billets pour le T.éâtre Historique.

“ Oui. ”

“ Mais il était tantôt chez Monsieur. Je l'ai vu descendre. ”

“ Il ne vous a rien dit ? ”

“ Il m'a dit bonjour. ”

“ Comme à l'ordinaire ? ”

“ Comme à l'ordinaire. ”

“ Est-ce qu'il a frotté chez d'autres locataires de la maison ? ”

“ Chez deux autres. ”

“ On n'a jamais eu à se plaindre de lui ? ”

“ Jamais, c'est un brave homme. ”

“ Il ne boit pas ? ”

“ Ah ! Je ne dis pas que, de temps en temps, il ne boive pas un verre de vin. ”

“ S'avez-vous où il demeure ? ”

“ Non ; mais, au coin de la rue Greffulhe, là où il met son crochet, il y a un marchand de vins qui doit savoir son adresse. Monsieur veut-il que j'aille le chercher ? Seulement il faudra que Monsieur garde la loge pendant ce temps-là. ”

“ Ne vous dérangez pas, je vais y aller moi-même. ”

Je me rendis chez le marchand de vins. Le crochet était pendu au mur.

“ Le commissionnaire n'est pas là, demandai-je ? ”

“ Non, Monsieur.”

“ L’avez-vous vu aujourd’hui ? ”

“ Oui, Monsieur, il est venu chercher la monnaie d’un billet de deux cents francs.”

“ Vous la lui avez donnée ? ”

“ Oui, Monsieur.”

“ A quelle heure ? ”

“ A quatre heures à peu près.”

“ Et vous ne savez pas où il est allé ? ”

“ Non.”

Il était près de sept heures. A quatre heures ? C’était justement l’heure où je lui avais remis mon billet. Il était venu immédiatement le changer. Qu’avait-il fait depuis ce moment-là ? Il n’avait même pas repris son crochet ; il était donc bien pressé d’aller,—où ?

“ Pouvez-vous me donner son adresse ? dis-je au marchand de vins.

“ Passage Tivoli, numéro 11.”

Je me rendis au passage Tivoli. La maison était encore plus sombre, plus humide, plus sale que celle de l’escompteur des libraires. Il y avait, sous la cage de l’escalier, une espèce de trou noir donnant sur une espèce de cour en espèce de fonds de puits, trou infecté d’odeurs grasses, dans lequel se mouvait une espèce de mammifère, peut-être homme, peut-être femme, et qu’on n’y eût pas deviné, s’il eût été immo-

bile. Cette chose animée voyait clair là-dedans, privilège de chouette ou de taupe.

“ C'est ici que demeure M. Victor, frotteur et commissionnaire ? ”

“ Au sixième, au fond du corridor à droite.”

“ Est-ce qu'il est chez lui ? ”

“ Non.”

“ Et sa femme ! ”

“ Non plus.”

“ Alors il n'y a personne ? ”

“ Personne.”

“ Eh bien, ce n'est pas la peine de me dire qu'il demeure au sixième.

“ Vous demandez s'il demeure ici ; je vous dis où il demeure.”

La chose animée et parlante continuait à rôder dans son trou.

“ Vous êtes sûr (ou sûre) qu'il est sorti ? ”

“ Puisque je vous dis que son petit garçon, en revenant de l'école, ne l'a pas trouvé chez lui. Il est chez la fruitière à côté, son petit garçon, en attendant que son père ou sa mère revienne.”

“ Qu'est-ce qu'elle fait, la mère ? ”

“ Je n'en sais rien, elle travaille en ville.”

“ Vous ne savez pas où elle travaille ? ”

“ Demandez à la fruitière.”

Tout ce dialogue m'avait bien pris cinq minutes, parce que la chose était sourde ou ne comprenait pas bien. Elle me faisait répéter deux fois ce que je lui disais, et elle n'y répondait pas tout de suite, tant elle était occupée de ce qu'elle cherchait. Elle aurait pu allumer une chandelle, ce qui eût certainement facilité ses recherches, et m'eût permis de discerner son sexe, que le grognement dont elle se servait comme voix ne parvenait pas à trahir, mais cet être mystérieux devait se complaire dans ces ténèbres si compactes, si intenses, si épaisses, que pendant les cinq minutes que je restai là, mes yeux ne purent les pénétrer et percevoir quoi que ce soit. Je ne sais pas pourquoi, je me demande aujourd'hui quelle différence cette créature, morte évidemment depuis cette époque, doit trouver entre la vie et la mort ?

J'entrai chez la fruitière. Elle dînait dans le fond avec son mari, à la lueur vacillante et sans verre d'une mauvaise lampe fumeuse, qui les faisait danser tous deux, en ombres chinoises, sur les vitres verdâtres de la cloison. Le petit garçon, le fils de Victor, gardait la boutique, assis sur un sac de pommes de terre en grignotant une pomme. Je le reconnus tout de suite. La fruitière, entendant des pas, se leva.

“ Ne vous dérangez pas, Madame, lui dis-je ; je viens pour demander à cet enfant s'il sait où est son père.”

“ Son père est en course probablement, me répondit cette femme, en reposant ses larges mains sur ses larges hanches ; mais ordinairement il revient plus tôt ; la mère aussi. Quand ils sont en retard, le petit les attend avec nous, en sortant de l'école.”

“ Où travaille la mère ? ”

“ A Batignolles, rue Nollet, dans un atelier de couture, mais je ne sais pas le numéro. Est-ce pour une commission que vous avez besoin de M. Victor ? ”

Elle ne disait pas le citoyen Victor.

“ Oui. ”

“ Donnez-moi votre nom et votre adresse, il passera chez vous dès qu'il sera revenu. ”

“ C'est inutile, je vais faire une course ; c'est moi qui reviendrai tout-à-l'heure. ”

Et me rapprochant de la fruitière, je lui dis tout bas.

“ Ce Victor est un homme à qui on peut confier de l'argent à porter ? ”

“ Lui, c'est le plus br. homme de la terre ; il ne ferait pas tort d'un sou à M. de Rothschild. ”

“ Merci, Madame. ”

“ Bonsoir, Monsieur. ”

“ Victor était le plus brave homme du monde. Il n'aurait pas fait tort d'un sou à M. de Rothschild. ” J'en étais convaincu, moi aussi, à quatre heures moins le quart, et même jusqu'à cinq heures, en faisant la part aussi large que possible à la nécessité où il avait pu être d'aller de maison en maison jusqu'à la Banque, pour avoir la monnaie de mon billet, mais, à partir de cinq heures, maintenant que je savais qu'à quatre heures il avait déjà reçu l'argent du billet sans revenir ni chez moi ni chez lui, ma conviction me

riait au nez, et j'entendais une voix intérieure et goguenarde qui me disait : " il est loin ton billet jaune, il est loin." En effet ce retard ne pouvait plus s'expliquer que par un vol. Ou un accident ? Cette pensée de l'accident se jeta tout à coup en travers de la voix goguenarde et avec mon imagination de romancier et de futur auteur dramatique, s'alimentant d'oppositions et de contre-parties, je me lançai sur cette nouvelle hypothèse : un accident. Je me rappelais ce Victor toujours exact, laborieux, ouvert, qui avait été soldat avec de très-bonnes notes, qui portait la médaille de commissionnaire, qui avait une femme dans un atelier, un enfant toujours propre, qu'il paraissait adorer et qu'il m'avait deux ou trois fois amené tout fier de la petite croix en fer blanc qu'on lui avait donnée à l'école pour sa bonne conduite, malgré les protestations de M. Clément Thomas contre les hochets de la vanité. Je ne pouvais, en réfléchissant, admettre que cet homme fût devenu subitement un voleur vulgaire et stupide, car où pouvait le mener un vol de deux cents frants ? Il y avait un accident, ce n'était pas douteux. Il avait été renversé par une voiture, écrasé, transporté chez un pharmacien, mourant pendant que sa femme revenait tranquillement de son atelier et que son enfant grignottait sa pomme. Mais non ; il avait tout bonnement rencontré des camarades, on avait bu un verre de vin, puis un autre, on avait fait une petite ripaille ; sans préméditation ; la somme qui m'appartenait s'était trouvée entamée ; il courait sans doute à droite et à gauche pour réclamer ce qui pouvait lui être dû, ou emprunter le nécessaire afin de combler la différence. Peut-être l'avait-il tellement entamé pour une raison ou pour une autre, qu'il n'osait pas venir me rapporter ce qui restait ; il viendrait me dire qu'il avait perdu le tout et m'offrir de frotter jusqu'à concurrence de cent quatre-vingt-treize francs ! Treize mois de frottage payés d'avance ! Mais peut-être en effet avait-il perdu mon argent ? Peut-être le lui avait-on volé ? Et il errait dans les rues, cherchant machinalement par les

chemins où il avait passé, interrogeant les passants ou faisant sa plainte chez le Commissaire de Police pour me prouver son innocence. Le ciel était gris, le pavé était gras, une petite pluie froide commençait à tomber, le temps portait aux idées tristes. Exagérant maintenant la probité de cet homme, je me figurai tout-à-coup que, ne pouvant plus me restituer mon argent, il était allé se jeter dans la Seine, et je voyais son pauvre corps, avec son vêtement accoutumé, battant la pile d'un pont sous l'eau rapide et glauque. Enfin j'étais si honteux de ma première pensée que je m'efforçais de la chasser par d'autres tout à l'avantage de celui que j'allais peut-être finalement dénoncer si je ne le trouvais pas en rentrant chez moi. Quel monde de sentiments peut parcourir en quelques minutes l'esprit de l'homme, à propos du moindre intérêt lésé ! La vie, la mort, l'honneur mis en jeu pour un chiffon de papier que, malgré la dureté des temps, j'aurais certainement partagé avec cet homme s'il m'avait fait part de besoins réels au lieu de me dérober tout ce que j'avais ; et me voilà maintenant dans une autre série de réflexions.

Il ne m'avait pas fallu plus d'une demi-heure pour aller au coin de la rue Greffulhe, au passage Tivoli, et revenir chez moi. " Je n'ai pas trouvé Victor," dis-je à la concierge. " Est-il revenu ? " " Non."

J'avais vingt-trois ans, je mourais de faim. Je pris le parti d'aller dîner chez mon père. Il était plus de huit heures, mais il hébergeait tant de monde, surtout par ce temps de chômage que les repas se prolongeaient toujours très-tard et qu'on devait être encore à table. En effet, on venait à peine de s'y mettre. Je racontai mon aventure.

" Comment, gredin," me dit mon père, " tu étais millionnaire, tu avais deux cents francs et tu n'en disais rien à personne. Si Victor te les a pris, Victor a bien fait, pour te

punir. Mais si j'avais deux cents francs, moi, je ne ferais plus rien."

" Si tu avais deux cents francs," lui dis-je, on te les prendrait plus vite qu'à moi."

" Et, c'est peut-être toi qui les prendrais."

" Non, à moi tu me les aurais donnés avant qu'on te les eût pris."

La conversation continua sur ce ton, mon ex-billet de deux cents francs faisant le fond des choses. La conclusion des assistants consultés à ce sujet fut unanime. Ces messieurs ne croyaient pas beaucoup à la probité des autres. " Vous êtes volé, mon garçon," me fut répété en chœur, et l'on fut d'avis que je devais porter plainte, ne fût-ce que pour le principe. Je finissais par pencher pour ce dernier parti. J'étais furieux, en somme, que ma confiance eût été trompée, et que le produit de mon travail, qui me représentait un mois d'existence à venir, me fût dérobé si lestement. Le roman qui avait produit ces deux cents francs n'était pas bon, mais enfin il avait fallu le faire, et jusqu'à ce que j'en eusse fait un autre aussi mauvais, il faudrait vivre.

" Ne porte pas plainte," me dit mon père, avec la philosophie d'un homme qui a été tant dévalisé et qui en a tellement pris l'habitude que cela lui paraît tout naturel et lui devient pour ainsi dire nécessaire ; " ne porte pas plainte. A quoi bon ? Si cet homme t'a volé tes deux cents francs, c'est qu'il en avait besoin. Il n'aura pas pu résister. Il a une femme, il a un enfant. A quoi cela t'avancera-t-il de le faire mettre en prison ? Cela ne te rendra pas ton argent et la femme et l'enfant seront consués et sans ressources. Laisse-le tranquille. Tu en seras quitte pour venir dîner plus souvent ici, et puis il vaut mieux être dans les volés

que dans les voleurs et parmi ceux qui pardonnent que parmi ceux qui condamnent.”

Nous en étions à peu près là, quand le domestique vint me dire qu'il y avait à la cuisine un homme qui voulait me parler.

“ Son nom, à cet homme ? ”

“ M. Victor.”

Nous nous regardâmes. Je me levai en disant, “ il vient me dire qu'il a perdu le billet.”

“ Reste-là, fit mon père, et qu'on fasse entrer M. Victor.”

Victor entra ; tous les yeux se portèrent sur lui. Il était nu-tête ; il s'essuyait le visage avec son mouchoir à carreaux bleus, il suait à grosses gouttes. Il fit le salut des soldats en portant la main droite à la hauteur de son front.

“ Eh bien, Victor, lui dis-je, que vous est-il donc arrivé ? ”

“ Ah ! toute une histoire. Figurez-vous que je venais de changer ce malheureux billet et non sans peine. Personne n'en veut de leur papier. Je m'étais décidé à aller jusque chez mon marchand de vins, là où je stationne ; c'est par là que j'aurais dû commencer. Chez le marchand de vins il y a toujours de l'argent. On boit toujours, n'est-il pas vrai, même en république. Le marchand de vins m'avait donné la monnaie et je me disposais à vous rapporter vos cent quatre-vingt-treize francs, quand un monsieur m'aborde, et me dit : “ Victor, je venais vous chercher. Vous aller me faire une course.” “ Certainement, tout à l'heure, le temps d'aller porter quelque chose rue Neuve-des-Mathurins.” “ Non, tout de suite, je suis très pressé.” “ Est-ce loin, votre course ? ” “ Boulevard Montparnasse.” “ Ah ! bien ! oui ! on

serait trop inquiet ! on attend la réponse.” “Envoyez-la par le garçon du marchand de vins.” “Ah ! non, minute, il faut que ce soit moi-même.” “Je vous donne trois francs pour cette course.”

“Trois francs ! Je commençai à ouvrir les yeux. Trois francs pour une course. Je n'avais qu'à prendre l'omnibus de Montparnasse pour aller et revenir, le bénéfice était clair, ou mieux encore, à courir tout le temps. Trois francs ! Ça ne se trouve pas tous les jours, dans ce temps-ci. Et puis je me disais que vous travaillez jusqu'à six ou sept heures. Quand on travaille, on ne sait pas quelle heure il est. Je serais revenu avant que vous sortiez, et j'aurais trois francs de plus. Je consens, je suis mon homme. J'ai oublié de vous dire que c'était le marchand de curiosités de la rue Tronchet, un finaud, qui a des belles choses, je vous en répons ; mais on n'achète rien, à cette heure. Il m'emmène dans son magasin, il me montre une énorme commode du temps de Henri IV, ou de Louis XIV, et il me dit : “Voilà ce qu'il s'agit de porter Boulevard Montparnasse No. 125.” Quand je vois ça, je me sauve encore. Pas moyen de prendre l'omnibus avec une commode. Il me court après.

“Je ne serai jamais revenu de ce voyage-là aujourd'hui, et mon autre commission,” que je lui dis. “Ce n'est pas loin en passant par la place de la Concorde, vous gagnerez tout de suite le boulevard des Invalides.” Il y avait du vrai. C'est égal, je refuse. “Vous enverrez votre meuble demain ou quand j'aurai fait ma course.” “Non, c'est pour un client qui sort d'ici, qui était en voiture, qui part ce soir, et qui n'achète cette commode qu'à la condition qu'elle sera chez lui dans une heure. Il la paiera comptant et elle est bien vendue. “Impossible.” “Je vous donne quatre francs.” Quatre francs ! Nom d'une pipe ! et je ne ferais pas manquer sa vente à cette homme qui me fait faire des courses quelquefois.

“ Allons, dépêchons,” que je lui dis ; “ mais il me faut une charrette à bras.”

“ Le marchand de bois d'en face nous prêtera la sienne. Allez la chercher et dites-lui de venir vous aider à mettre la commode dessus.

Enfin me voilà parti.

“ Le marchand avait sauté dans une voiture, lui, et il était allé tout droit au boulevard Montparnasse, pour ne pas laisser échapper son client et pour lui faire prendre patience. Le commis du magasin est un gamin de quinze à seize ans qui n'est bon qu'à le garder et à appeler son patron quand il vient quelqu'un. Et le pavé était gras et je glissais, et je trimais et j'avais chaud et j'avais soif. Et voilà que par-dessus le marché je rencontre de la garde nationale qui manifestait. Impossible de passer. Il a fallu faire un détour ! Je maron-dais ! Je pensais à vous, je me disais : “ Qu'est-ce qu'il doit dire ? Il doit croire que j'ai filé avec son argent.” Ah ! bien, je n'y songeais guère avec les cent kilos que je traînais. Il y avait un marbre d'un poids ! Enfin je suis arrivé. Il commençait à s'impatienter, les autres ! J'aurais bien voulu les voir à ma place. Ce n'est pas tout, il a fallu monter la commode, la mettre en place, remuer tous les meubles de l'atelier, car c'est un artiste, celui qui l'a achetée. Il n'y a que les artistes pour se payer des fantaisies comme celle-là quand il n'y a d'argent nulle part. Bref, voilà que je reviens seulement, traînant toujours ma charrette ; elle est en bas. Je ne l'ai même pas encore ramenée au marchand de bois, tant j'étais pressé d'arriver chez vous. Vous étiez parti ! La concierge m'a dit que vous aviez demandé après moi. Je le crois bien que vous avez dû demander après moi. Vous ne pouviez pas savoir ce que cela voulait dire. Nom de nom ! je rageais assez. Mais quatre francs à gagner en une heure, car je croyais ne mettre qu'une heure, quand on gagne sept francs à frotter

tout un mois comme un sourd ! Vous n'aviez pas dit où vous alliez ; j'ai flairé que vous deviez être chez Monsieur votre père, où vous m'avez envoyé quelquefois porter des lettres, et je repars toujours avec ma charrette. Je ne me suis pas trompé. Là-dessus voilà vos cent quatre-vingt-treize francs, qui sonnaient dans ma poche tout le long du chemin que j'en avais peur d'être assassiné. Dame, si on avait su que j'avais tant d'argent que ça ! Il l'a vendue cinq cents francs tout de même, sa commode ! le marchand de la rue Tronchet, cinq cents francs ! Est-ce Dieu possible ! Et maintenant je vais ramener ma charrette, rechercher mon crochet et manger un morceau, je ne l'ai pas volé."

Ce mot *volé* qui arrivait là gaiement et qui avait si souvent traversé mon esprit dans un autre sens, sonna pour moi comme un remords. Nous étions tous silencieux, intérieurement honteux du jugement que nous avions si légèrement porté sur ce pauvre garçon dont le seul crime était de n'avoir pu résister à l'envie de rapporter quatre francs de plus dans son ménage. Mon père, seul au milieu de nous, avait le visage épanoui de l'homme qui disculpe toujours.

" Un verre de vin, Victor ? " dit-il.

" Ce n'est pas de refus, Monsieur Dumas. A la santé de Porthos ! C'est celui-là qui aurait porté la commode en un clin d'œil à Montparnasse et avec son marbre encore."

Et, tout fier d'avoir prouvé par cette allusion qu'il connaissait ses auteurs, Victor vida son verre, s'essuya la bouche avec le revers de sa main, salua en homme content de sa journée et sortit.

Depuis ce jour-là j'ai quelquefois constaté le mal, je l'ai souvent prévu, je ne l'ai jamais supposé.

LE LIVRE INTERROMPU

C'est une poétique tradition que celle des Limbes, ce paradis incomplet, ouvert aux âmes inachevées des tout jeunes enfants, qui n'ont pas accompli l'œuvre ni acquitté le prix de la vie.

La gloire terrestre, elle aussi, a ses limbes, silencieux comme les autres, comme eux éclairés d'une pâle aurore qui ne devient jamais le jour. Là se presse une foule d'élite, élite et foule sans nom, talents ravis dans leur première fleur, génies surpris et glacés dans leur germe, auxquels la vie a manqué avant qu'ils aient pu produire l'œuvre ardemment rêvée et donner à leur pensée l'immortalité dont ils la sentaient capable. Peintres, musiciens, artistes éternellement inconnus, rivaux peut-être, si vous aviez vécu, de Raphaël ou de Mozart, qui saura jamais le secret de vos songes ? Qui mesurera la puissance de vos élans soudainement arrêtés ?

Plus heureux sont les jeunes écrivains, les jeunes poètes qui ont mis sur quelque feuille tracée au hasard l'empreinte d'un précoce talent. La pensée ne demande pas, pour se survivre, autant de conditions que l'art : une page, quelques vers suffisent pour la révélation d'une âme. C'est le privilège de la forme littéraire d'être l'expression directe, le signe immédiat de l'idée et de la traduire sans avoir besoin d'autre intermédiaire. Heureux surtout, parmi ces jeunes écrivains tombés avant l'heure, ceux qui laissent après eux des amitiés ardentes, passionnées jusqu'à faire d'une chère mémoire l'objet d'une vie entière. Elles existent, ces amitiés ; elles opèrent de ces miracles ; elles corrigent l'injustice de ces morts prématurées ; elles rappellent à la lumière, à la vie, par un dévouement postume, des noms qui, sans elles, auraient disparu pour toujours. C'est à elles que l'on doit ce

livre interrompu, signé de noms divers, commencé en pleine floraison de la vie, et dont un coup brutal était venu suspendre et disperser les feuillets naissants. Une sympathie obstinée, plus forte que l'oubli et la mort, recueille et ranime ces fragments d'âme, ces reliques éparses. Les feuilles à peine lisibles, elle les déchiffre ; obscures, elle les explique, les commente et les éclaire ; dispersées, elle les contraint à se rejoindre. A sa voix, à son appel, l'homme et l'écrivain renaissent.

Ainsi, un jour nous avons vu se relever de sa tombe, par cette douce magie d'amitié, Maurice de Guérin, à qui quelques pages, désormais impérissables, comme *le Centaure* et *la Bacchante*, d'une inspiration étrange et puissante, assurent un des premiers rangs parmi les poètes de la nature, dans ce siècle qui en a produit de si grands.

Le magicien était un pauvre bibliothécaire de la ville de Caen, Trébutien, poète lui-même à ses heures, mais passionné pour la gloire de ses amis plus que pour la sienne et qui voua bien des années et des facultés à l'œuvre de cette résurrection. C'est grâce à lui que se ranima devant nous cette vie, si simple au dehors, médiocre d'intérêt, si l'on y cherche autre chose que des événements de sentiment et d'idée, bien courte, par sa durée autant que par les actes qui la remplissent : huit ou neuf années à peine, si l'on en retranche l'enfance et le temps du collège. Mais dans cet espace si resserré de jours, quelle intensité de vie intérieure, que de pensées diverses, quel éveil de curiosité en tous sens, quel essor de fantaisie, quelle course agitée d'imagination à travers la terre et le ciel, que d'enchantements alternés avec quelle tristesse ! C'est là ce qui marque le poète ; c'est aussi ce qui fait l'irrésistible attrait de ces pages où déborde la vie. Poète, il le fut vraiment, moins par la forme des vers qu'il employa rarement que par l'inspiration toujours neuve, par l'abondance d'images et de sentiments qui naissaient.

d'eux-mêmes sous sa plume ; par la vivacité de ses impressions, par leur mobilité même, par ce je ne sais quoi de léger, d'agile, d'aérien qui semble donner des ailes à chacune de ses pensées. Il le fut aussi par sa manière de sentir la vie et d'exprimer ses sensations très-particulières, sous des formes nouvelles, imprévues, avec un accent qui pénètre, dans des pages émues dont les meilleures sont celles qui n'ont coûté aucun effort et qui semblent heureuses d'éclorre. Tout cela eût été livré aux hasards de l'indifférence et du temps, malgré la piété fraternelle d'une admirable sœur comme Eugénie, tout cela eût disparu peut-être, si, à force de sollicitude, un obscur ami n'avait recueilli dans ce qu'il appelait si justement et si tendrement un *Reliquaire* les chers feuillets dispersés.

Tel aussi nous avons vu renaître, il y a une vingtaine d'années, Alfred Tonnellé, un des jeunes gens de cette race admirable d'esprits descendus en droite ligne de Phèdre ou d'Agathon, en passant par saint Augustin, avide comme eux de beaux discours et de nobles pensées, passionné pour l'Art, embrassant avec ardeur l'idéale Beauté, cherchant là un refuge contre les inquiétudes et de son âme et de son temps. Quand je le rencontrai pour la première fois, bien que son nom n'eût pas encore franchi un cercle très restreint de relations choisies, j'avais un singulier désir de connaître ce jeune homme qui avait fait concevoir à ses amis une telle estime et de si vives espérances. On parlait de lui comme d'un de ces privilégiés de la vie que la plus indulgente destinée semble avoir marqué pour le bonheur, et qui, chose plus rare, se mettent en mesure de le mériter. Que lui manquait-il en effet ? Ceux qui le connaissaient s'accordaient à reconnaître en lui tous les signes d'une âme noble, quelque chose de loyal et de discret, de délicat et de fier, de sympathique et de contenu à la fois qui donnait un prix singulier à ses avances d'amitié. Le sérieux de sa vie, le ton de ses idées, sa curiosité libérale pour toutes les sciences qui ornent

ou élèvent l'esprit, une merveilleuse organisation pour les arts, et la réserve d'une âme plus naturellement tournée en dedans que vers le dehors, sans l'ombre d'affectation, tout cela lui composait une des plus attirantes physionomies que j'ai rencontrées parmi la jeunesse de son temps. Son éducation avait été, dans une riche et intelligente famille, dirigée comme une œuvre d'art, secondée par des maîtres d'un mérite supérieur. Je n'eus aucune déception en m'entretenant avec cet esprit à la fois ardent et réservé. Il ne parlait plus au hasard, il n'abandonnait aucune de ses idées ; il les défendaient avec une force qui se contenait mais se faisait sentir ; on voyait qu'il s'intéressait à leur sort, parce qu'elles venaient de son fonds propre et qu'il les avait pensées, qu'il les avait vécues. C'était son capital, à lui, bien à lui ; c'était sa fortune intellectuelle, il y tenait.

Bien peu de temps après cette conversation, j'appris qu'il était mort. Grâce à l'un de ses maîtres, à son ami, M. Heinrich, écrivain très distingué lui-même, il ne sera pas mort tout entier, et nous avons pu jouir, non sans mélancolie de tant de travaux médités, accumulés en un si petit espace d'années, de tant de belles pages sur l'art, sur la philosophie du langage, sur la poésie, la nature. Une main savante et pieuse a réuni ces notes, qui tiennent le milieu entre un livre et un journal intime. A côté de quelques morceaux d'inspiration soutenue, c'est le vrai journal de la vie intellectuelle d'un jeune homme dans le piquant désordre des ses lectures variées, de ses idées fortuites et de ses sensations intimes. C'est un esprit se peignant dans son ingénuité souriante ou dans ses raffinements d'artiste, grave ou passionné, savant et naïf. C'est bien là l'histoire d'une âme, déjà prête pour la vie qu'elle n'a fait qu'apercevoir, qui se raconte dans des fragments dont la mort a fait des débris avant le temps. S'il avait vécu ! . . . Voilà le cri irrésistible qui s'échappe de nos lèvres en feuilletant ces pages où se pressent tant de germes d'idées qui n'attendaient pour éclore en pleine moisson que l'heure propice et un rayon de plus de soleil.

S'il avait vécu ! C'est ce que tous nous disions aussi hier quand, par la force d'un sentiment puisé aux sources les plus pures, revivait à nos yeux, un de ces jeunes poètes, Henri Charles Read, un poète de vingt ans, qu'un petit nombre de vers, d'un accent tout personnel, révèle aux délicats comme une âme toute neuve et déjà endolorie, mêlant à l'éveil de son imagination en fête le frisson de la mort prochaine. Pour lui assurer sa juste part de louange parmi les hommes, nous n'avons qu'à rappeler ces stances d'un sentiment si douloureux et si aigu.

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux dès mon enfance.

Par économie il logea,
Dans ma juvénile poitrine.
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a des souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sans les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible tourment !
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre ! aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime.

Il y a là une plainte, doucement ironique, qui restera. Etrange lassitude d'un cœur qui se sent déjà vieux avant d'avoir vécu, parce que la mort est là qui l'attend, parce qu'il la voit, la sent, comme si chacun de nous avait l'âge que lui fixe, non le nombre des années, mais l'approche de la dernière heure.

Toutes ces poésies posthumes, ces livres commencés, préludes de tant de nobles et brillants esprits, sont à certains égards, plus intéressants que bien des livres achevés.

Ils ont pour eux la grâce triste des jeunes ruines, le charme énigmatique des marbres ébauchés dans l'atelier d'un maître, d'où allait s'élancer, sous le dernier coup de ciseau, je ne sais quelle forme immortelle, quelque dieu peut-être. C'est une noble joie, pour tous ceux qui aiment le beau, d'en ressaisir les lignes sacrés jusque dans ces esquisses par lesquelles le talent s'essaie et s'annonce. C'est aussi une sorte de joie active et féconde, d'achever par la pensée l'œuvre incomplète, et de poursuivre, dans une vèverie affectueuse, ces jeunes destins si tôt brisés,

E. CARO.

LE DUEL AU BALAI.

I

Hector Boulot, le vieux et intelligent directeur des *Roueries Dramatiques*, rédigeait dans son cabinet une petite réclame, proclamant que "son théâtre—le plus élégant de Paris—était chaque soir le rendez-vous du *high-life* ; la veille encore, le prince Cravach s'était montré un quart d'heure dans l'avant-scène de première, etc., etc.," lorsqu'on vint lui annoncer qu'une jeune fille demandait à lui parler. Elle était, paraît-il, munie d'une lettre de recommandation de Pierre Max.

— De Pierre Max ! s'écria Boulot, faites entrer.

Quelques secondes après on introduisit une grande fille, mince, brune, le nez légèrement retroussé, l'œil rieur et largement ouvert, pas jolie mais charmante, d'ailleurs pas intimidée du tout. Elle entra, salua en montrant ses quenottes blanches et tendit bravement sa lettre.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Boulot, séduit du premier coup par cette physionomie gouailleuse et spirituelle.

Il décacheta la lettre et lut :

" Mon cher ami,

" Je vous adresse Mademoiselle Liona Pelletier, mais je ne vous la recommande pas. Je vous dirai seulement ceci : confiez-lui un rôle important ; ce sera une bonne affaire pour elle et une bonne acquisition pour vous.

" Pierre Max."

— Avez-vous déjà joué ? demanda Boulot.

— Jamais, monsieur, répondit Liona, mais.....je n'ai pas peur.

— Pas même de moi ? insista le gros Hector.

En même temps il lui prenait les deux mains et l'attirait vers le fauteuil directoral.

— Oh ! pas du tout ! s'écria Liona en se dégageant.

Et le fait est que le bon Boulot, avec sa tête chauve entourée d'une couronne de cheveux gris, ses favoris rares et son petit bedon, n'avait rien de bien terrifiant—au contraire.

— Eh bien, je vais vous confier le rôle de la bonne dans *Pomme de Reinette*, puis après nous verrons. Et alors....

— Eh bien, monsieur le directeur, je dis comme vous : alors.....nous verrons.

Quinze jours après Liona Pelletier débutait sur la scène des *Roueries-Dramatiques*. Bien que la pièce ne fut qu'un simple lever de rideau, on se rappelle encore le succès colossal qu'obtint Liona dès son apparition.

Quand le public la vit arriver avec son costume court mi-partie rose et bleu, ses bas roses moulant une jambe merveilleuse, ses bras nus, son petit bonnet penché en arrière, lorsqu'il entendit cette voix fraîche, jeune, détaillant le couplet et donnant un sens aux phrases les plus banales, il fut immédiatement subjugué.

Dès le lendemain on ne disait plus *la petite Liona*, les critiques l'avaient immédiatement sacrée étoile. Barbu d'Argenvilly lui-même, le farouche d'Argenvilly avait rédigé en sa faveur un sonnet :

Vaporeuse comme un rêve,
Une étoile qui se lève, etc., etc.

qui fit sensation. Décidément les *Roueries-Dramatiques* étaient devenues *le théâtre le plus élégant de Paris*. Le prince Cravach retenait fréquemment l'avant-scène, et bien que la pièce fut jouée de bonne heure, il était bien rare que

quelque membre du Cercle des Truffes ne montrât pas dans la salle sa cravate blanche et sa boutonnrière fleurie.

Quant à Hector Boulot, en madré Normand qu'il était, il avait immédiatement songé à s'attacher Liona par des liens durables ; et tout en lui confiant le rôle principal dans *la Belle Jeannette*, la grande machine dont on parlait depuis si longtemps, il avait fait un brin de cour à la jeune fille.

A sa grande surprise, Liona accepta le rôle, mais refusa de se laisser conter fleurette, répétant encore comme au premier jour : Nous verrons ! nous verrons !

Pour le coup, le directeur, peu habitué à ce qu'on lui tint la dragée aussi haute, s'éprit tout à fait. Chaque jour il venait aux répétitions de *la Belle Jeannette*, et sous prétexte de donner des conseils, il ne cessait de s'occuper de sa pensionnaire. Tout ce qu'elle faisait était adorable, tout ce qu'elle disait était divin. A vrai dire, l'irascible Mina Lente, jusqu'ici premier sujet et actrice favorite, avait déjà troublé les répétitions par des scènes de jalousie qui avait failli dégénérer en pugilat ; de plus, Hector Boulot était très inquiet des assiduités du prince Cravach. Il lui avait, bien entendu, fait consigner l'entrée des coulisses, mais il ne pouvait empêcher d'arriver lettres et bouquets, ni surtout s'opposer à ce que le prince s'installât presque tous les soirs dans l'avant-scène dès que le rideau se levait sur *Pomme de Reinette*. Et tout le temps que Liona était en scène, le prince témoignait son admiration en applaudissant à tout rompre, et en ne cessant de lorgner l'actrice, à la grande colère du pauvre Boulot, ne sachant comment s'opposer à un manège si contraire à ses intérêts.

Cependant, le jour de la première de *la Belle Jeannette* approchait, le prince avait de bonnes raisons de croire que ce jour-là le cœur de Liona pencherait pour l'un ou pour l'autre.

Et chacun attendit avec impatience la représentation de *La Belle Jeannette*, persuadé que cette soirée-là serait décisive.

II

Enfin, le jour si désiré arriva. Hector Boulot avait bien fait les choses. Outre les colonnes habituelles, d'immenses affiches s'étaient étalées dans tout Paris portant en vendette et en lettres cramoisies le nom de *Liona Pelletier*. Le service de la presse avait été établi avec un soin méticuleux et le secrétaire général s'était efforcé de n'oublier personne, de façon à ne pas se faire d'ennemis parmi les plus critiques.

—Surtout, évitez les *doubles emplois*, s'était écrié Boulot. Rien ne mécontente un critique comme un double emploi ; le sort de la pièce en dépend.

Il n'avait pu malheureusement empêcher le prince Cravach de jouir de son avant-scène habituelle, cette loge étant, par traité, réservée au Cercle des Truffes pour toutes les premières.

Dès sept heures, la façade du théâtre, tout illuminée, resplendissait avec des cordons de gaz. De chaque côté du perron une double haie de passants s'était formée pour voir arriver, qui dans leur ulster, qui dans leur pelisse ou leur sortie de bal, tous ces élus, public mélangé qui constitue (formule sacrée) le *Tout-Paris des premières*.

Les trois contrôleurs, graves, cravatés de blanc, déchiraient d'un geste gracieux un coin du billet qu'on leur tendait et répondaient avec impatience aux flots de petits gommeux qui se présentaient à chaque instant pour savoir " s'il n'était pas rentré quelque chose." Ceux-ci, en paletot clair laissant dépasser les pans de l'habit, le chapeau campé sur l'oreille et le gardenia à la boutonnière, s'étaient massés près du contrôle et trompaient l'ennui de l'attente en criti-

quant les couples plus ou moins grotesques qui défilaient devant eux.

Il faut avouer d'ailleurs, que ce défilé prêtait aux plaisanteries. Le naïf qui, désireux de contempler ce faux Tout-Paris dont on lui avait tant parlé, eût payé cinq louis un strapontin chez quelque marchand de billets des environs, eût éprouvé, dès son entrée dans la salle, une désillusion complète.

La plupart des fauteuils et des loges étaient occupés par un public bizarre, spectateurs chevelus et barbus à outrance, mal habillés, ayant amené les uns leur famille et les autres leur maîtresse. Là on apercevait le gros Maurice Pourcey, avec sa large face socratique, ses cheveux drus et son immuable redingote noire ; à côté de lui se tenait timide la petite Malvina, fagotée à la diable, un peu penaude d'avoir associé sa destinée à celle de ce gros homme. Le seigneur et maître se rongerait consciencieusement les ongles, puis riait de temps en temps bruyamment d'un gros rire qui lui secouait les épaules.

Plus loin, la Douceraye frisait une longue moustache tombante à la Brennus et envoyait son plus gracieux sourire à Barbu d'Argenvilly, raide comme un pieu, sanglé dans une redingote à taille sur laquelle s'étalait une cravate de dentelle noire frangée de filigranes d'or. Il était en train de complimenter le jeune Pancrace d'avoir enfin forcé les portes de la *Revue des Deux Mondes*.

— Je n'aime pas la *Revue*, lui disait-il d'une voix caverneuse, mais vous me la ferez aimer.

Ailleurs Pierre Max, avec sa face glabre et ascétique, avait entamé une discussion avec Léonce Boday dont la longue chevelure tombait en cascades sur les épaules comme celle d'un roi mérovingien. Puis c'était Charles Red, avec sa peruque blonde en rouleaux et ses moustaches jaune d'œuf effilées à cire hongroise ; Jean Spirage, avec son chapeau rougi

par la pluie et son plastron de chemise entr'ouvert, laissait, par l'entre-bâillement, apercevoir une végétation luxuriante.

Dans les loges, c'était encore bien pis ; Paul Tournon, avec sa barbiche militaire et son ventre en forme de grosse caisse étalait fièrement son rouge ruban d'une largeur invraisemblable ; toute la rédaction du *Caméléon politique* faisant une grande tache noir sur le papier rouge des loges, tache répétée six pas plus loin par la rédaction du *Paris-Pornographe* et de l'*Insecticide indépendant*.

Cà et là, cependant, quelque actrice d'un théâtre voisin, quelque demi-mondaine en toilette tapageuse avec des perles au cou et des diamants aux oreilles, reposaient un peu la vue attristée par toutes ces laideurs ; les jolies n'étaient d'ailleurs, il faut bien le dire, qu'en infime minorité.

Aux fauteuils d'orchestre, aussi, quelques hommes élégant en habit et en cravate noire, tranchaient par leur tenue correcte au milieu de ces gens qui se connaissaient tous. Enfin, le Cercle des Truffes, occupait sa place habituelle, et sur le devant de l'avant-scène le prince Cravach projetait sa haute stature, dominant toute la salle de sa hautaine personnalité.

La Belle Jeannette commença vers les neuf heures par un chœur de blanchisseuses, et comme les dites blanchisseuses étaient en jupe courte, avait de jolies jambes et tournaient le dos à la salle, le chœur fut très applaudi ; puis la pièce se déroula, coupée de temps en temps par quelques éclats de rire, mais il était aisé de voir que le public n'avait qu'une préoccupation : l'entrée de Liona.

Le prince Cravach en avait la fièvre. Installé dans une petite baignoire donnant sur la scène même, Hector Boulot jouissait de cette impatience,—et, en effet, il savait que les auteurs étaient décidés à ne faire paraître la diva qu'au second acte. Aussi la toile tomba-t-elle sur un désappointement général. Dans les couloirs on s'abordait, et, entre deux poignées de main :

—Eh bien comment trouvez-vous cela ?

—Heu ! Heu ! c'est faiblot.

—Il faudra voir ; ce n'est encore que l'exposition.

—Hein ! est-ce assez infect ?

—Ne parlez donc pas si haut, mon cher, on se fait ainsi des ennemis, etc., etc.

Au deuxième acte le rideau se leva sur la scène absolument vide, et tandis que la petite flûte modulait des accords champêtres, on vit tout à coup arriver Liona en paysanne ; un large chapeau de paille grossière campé à la diable sur les cheveux dénoués servait d'auréole à sa tête mutine.

Elle s'avança ainsi riieuse, effrontée, tenant en laisse un gros chien de berger, tandis que le public, conquis à l'avance par cette gracieuse apparition, faisait entendre un murmure admiratif. Puis, d'une voix claire, limpide, laissant percevoir chaque syllabe, elle chanta une mélodie naïve qui se terminait par le refrain :

Aussi j'aime à chanter parfois,
Et me souviens, pauvre Jeannette,
Des chants qu'à l'ombre des grands Lois
Il fredonnait à la pauvrette.

A peine le couplet était-il terminé, que la salle entière éclata en applaudissements. La diva dut recommencer l'air entier, et le prince Cravach, se penchant hors de sa loge, lança lui-même une gerbe de lilas qui alla tomber aux pieds de la chanteuse. Celle-ci ramassa les fleurs et salua en envoyant son plus gracieux sourire à l'avant-scène.

Du fond de sa baignoire, sur la scène, Hector Boulot avait suivi ce manège, impatienté, crispé, rageur.

—Il n'y a qu'un moyen, se dit-il, d'annuler l'effet produit

par ce bouquet : c'est d'en faire envoyer d'autres de divers points de la salle.

Dès le commencement du troisième acte, la victoire était gagnée, mais le directeur, tout entier à sa passion, ne voyait plus rien, n'écoutait plus rien et ne songeait plus qu'à la lutte engagée avec le prince. Liona, sûre d'elle-même, n'avait jamais été aussi jolie. Elle venait de commencer sa grande scène de jalousie avec le paysan Grenichet, et lui chantait avec toutes sortes de réticences :

C'est comme cela. Si tu ne peux t'y faire.
Mon pauvre ami, mon pauvre ami,
Tu ne fais pas mon affaire,

A peine venait-elle de lancer la dernière note du couplet qu'une véritable pluie de gardenias magnifiques fut lancée de l'avant-scène. Il en tombait, il en tombait toujours, et le prince Cravach ne s'arrêta que lorsque la scène fut littéralement jonchée, et lorsque le plancher eut complètement disparu sous un tapis de fleurs.

C'était un cadeau vraiment royal et jamais le fameux Tout-Paris n'avait assisté à pareille fête. Aussi éclata-t-il en bravos frénétiques. Une partie des spectateurs s'était levée pour mieux applaudir, l'enthousiasme était à son comble. Liona, attendrie, restait tout interdite au milieu de cette corbeille improvisée et levait ses beaux yeux reconnaissants vers l'avant-scène... lorsque tout à coup on entendit la voix stridente d'Hector Boulot qui criait de sa loge :

—Balayez-moi ça pour qu'on puisse continuer la représentation !

Et soudain l'on vit entrer en scène un machiniste sale, déguenillé avec sa veste de toile toute maculée de taches d'huile. Ce machiniste était armé d'un balai dégoûtant, et aussitôt il se mit à balayer consciencieusement tous les gardenias comme s'il se fût agi d'une ordure quelconque.

Après une première exclamation, le public, d'abord stupéfait de cette entrée, trouva bientôt la chose d'un haut comique. A mesure que le balayeur continuait sa besogne, on se tournait en ricanant vers la loge du pauvre prince, et lorsque tous les gardenias déchiquetés, salis, maculés, eurent été poussés en tas vers la coulisse, ce fut un rire homérique. Les musiciens se tordaient, le gros Pourcey en était malade et dans un accès de gaieté s'était laissé aller sur l'épaule de Malvina qu'il menaçait d'écraser de son poids : dans la loge du *Paris-pornographe* on prenait des notes tout en montrant l'avant-scène. La belle Jeannette, elle-même, gagnée par cette joie communicative, ne pouvait plus tenir son sérieux.

La situation devenait intolérable pour le prince.

—Me voilà à tout jamais ridiculisé devant Liona ! s'écriait-il. Demain, grâce à ces aimables reporters, je serai la risée de tout Paris.

Et il sortit précipitamment de la loge, entendant encore bruire à ses oreilles les éclats de rire provoqués par cette adroite manœuvre d'Hector Boulot.

III

Quelques jours après, une nouvelle première avait lieu au théâtre des *Maillots Olympiques*. On revoyait les mêmes gommeux devant le contrôle et le même public bigarré dans la salle. La Douceraye, Barbu d'Argenvilly, Paul Tournon, Pierre Max, Léon Boday ; ils étaient tous à leur poste, sans oublier bien entendu, les rédactions complètes du *Caméléon* et de l'*Insecticide*.

Le sympathique Hector Boulot, tout seul dans une belle loge de face, montrait sa figure souriante et son crâne chauve entouré d'une couronne de boucles grises artistement étagés. Il échangeait des saluts aimables avec tous les critiques qu'il reconnaissait dans la salle, bondée de spectateurs.

Dans la baignoire d'avant-scène Mina Lente lui lançait des regards furibonds, mais sans arriver à l'émouvoir.

A neuf heures, le prince Cravach faisait à son tour son entrée dans une des loges, accompagnée du comte Taradel, le président du Cercle des Truffes. Sur une observation de ce dernier, se plaignant de la poussière, l'ouvreuse ouvrit une armoire dans laquelle étaient serrés les ustensiles destinés à nettoyer le corridor et donna au velours de la balustrade un coup de plumeau sommaire. Ce fut l'affaire d'une seconde, mais ce temps avait suffi au prince pour s'assurer du contenu de cette armoire ; on va voir pourquoi.

Après avoir confié leur pelisse à un gigantesque valet de pied qui les avaient accompagnés jusqu'à la loge, les deux amis s'assirent sans paraître s'apercevoir des chucottements et de la curiosité excitée par leur entrée. Hector Boulot surtout avait un sourire narquois d'une impertinence exquise.

Quelques secondes après, l'orchestre entamait l'ouverture ; le rideau se levait et la pièce commençait au milieu d'un silence profond, quand tout à coup l'on entendit un vacarme épouvantable. La porte de la loge d'Hector Boulot était ouverte, et l'on apercevait le Prince Cravach debout, disant d'une voix de tonnerre ;

—Jean, balayez-moi ça pour qu'on puisse continuer la représentation !

Ça, c'était le directeur des Rouvies-Dramatiques.

Et aussitôt le grand valet de pied, armé du balai de l'ouvreuse, entra dans la loge et se mit à pourchasser vigoureusement le pauvre Boulot, ahuri par cette ridicule agression.

Pâle de rage, les cheveux en désordre, la cravate dénouée, il se cramponnait à sa place en criant :

—Monsieur ! cette plaisanterie...!

—Je vous traite comme une fleur. De quoi vous plaignez-vous ? Vous n'avez pas la prétention de valoir un gardenia !

—C'est une infamie!...

—Vous m'avez rendu grotesque devant toute une salle de spectacle ; je vous rends la pareille, riposta Cravach. Hardi, Jean ! balayez-moi ça !

Toute la salle s'était retournée. On se penchait en dehors des loges ; ou grimpaient pour mieux voir sur les fauteuils et les rires éclataient à faire écrouler le lustre. Jamais on ne s'était tant amusé : il y avait des gens qui pleuraient. Les reporters, en proie à la plus vive allégresse, prenaient notes sur notes, ce scandale était une véritable bonne fortune, et, pour que rien ne manquât au tableau, dans la baignoire d'avant-scène, Mina Lente s'était levée toute droite et en battant des mains, criait aussi d'une voix perçante :

—Hardi, Jean ! Hardi, Jean ! cri immédiatement répété de tous les points de la salle.

Pendant ce temps, Jean continuait sa besogne avec un entrain merveilleux. Il ne cessa que lorsqu'il eut bien et dûment expulsé le directeur qui, malgré ses protestations et sa résistance désespérée, fut ainsi reconduit à coups de balai jusqu'à l'escalier du théâtre.

Il était impossible dans ces conditions-là de continuer la pièce ; les acteurs ne pouvaient plus se faire entendre. Il fallut baisser le rideau et lorsque les gardes municipaux arrivèrent enfin sur le lieu de la lutte, ils ne trouvèrent plus qu'une loge vide. Cravach était vengé et bien vengé.

L'affaire a eu ces jours-ci son dénouement en police correctionnelle. Le prince Cravach a été condamné à 5 fr. d'amende pour voie de fait, à 3 fr. pour tapage nocturne, à 0 fr. 75 cent. pour réparation du balai cassé.